



> BASSINS À FLOT

**ILS VIVENT
SUR UN BATEAU**

**ATTENTION,
CE NUMÉRO
PARLE AUSSI
DE SEXE***

* ESCORT BOYS, CLUBS ÉCHANGISTES, JOURNALISTES PORNO :
CAHIER SPÉCIAL "AFFAIRES DE SEXE" EN PAGES CENTRALES



#669

25 MARS 2011
GRATUIT

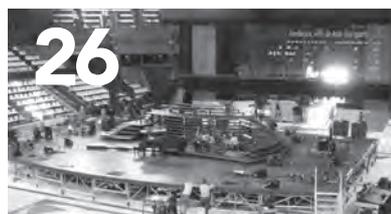
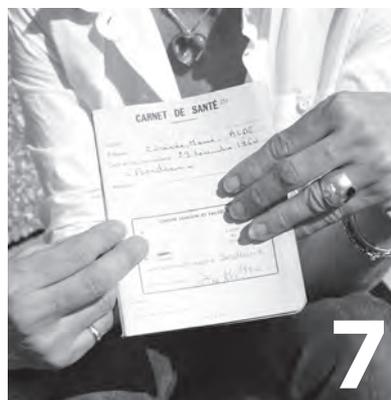
IMPRIMATUR

> DOSSIER

**CES CHINOIS QUI
S'INTÉRESSENT AU VIN**

SOMMAIRE

- 3 **LES CHINOIS ARRIVENT DANS LES VIGNES**
- 7 **MÈRES ANONYMES**
- 10 **SIX FEMMES PUISSANTES**
- 14 **GUÉRIR L'ENVIE DE MOURIR**
- 17 **LES COULISSES DES ÉLECTIONS CANTONALES**
- 17 **QUI EST JEAN BELCIER ?**
- 18 **VIENS CHEZ MOI, J'HABITE SUR UN BATEAU**
- 23 **LES HANDICAPÉS D'ABORD**
- 24 **FEMME ACTUELLE, T'AS LA DÉGAINÉ !**
- 26 **MÉRIADECK ENTRE DEUX FEUX**
- 28 **RUGBY : QUELLE ÉQUIPE DE FRANCE AU MONDIAL ?**
- 29 **LES CRITIQUES DU MOIS**
- 30 **L'ATOMIK SUBMARINE AU GARAGE MODERNE**
- 32 **SIMONE HÉRAULT, VOIX DE LA SNCF**



Cahier spécial : affaires de sexe

I Nuit libertine

III Hot reporter

VI Escort boys :
et plus si affinités

ÉCOLE DE CHAMPIONS

Pour la première fois de son histoire, l'équipe de football de l'IJBA a été sacrée samedi 19 mars championne de France des écoles de journalisme. Vainqueurs de la finale de Grenoble en finale (2-0), les Bordelais organiseront l'édition 2012 au printemps prochain.

Contrairement à leurs homologues de la L1, ils ont réussi à conserver leur but inviolé tout au long de la compétition. Vainqueurs de l'IFP Paris (3-0), Lille (1-0) et auteurs d'un nul 0-0 contre Strasbourg, ils ont ensuite éliminé Marseille (4-0) en quarts de finale et battu Tours en demi. Photo Adrien Larelle.

LA CHINE MET LE GRAPPIN SUR LA GRAPPE

Sept châteaux bordelais ont été achetés par des Chinois depuis 2008. Mais qui sont réellement ces acheteurs asiatiques ? Portrait de ces investisseurs qui intriguent et fascinent.

Enquête en 4 pages de Jean-Baptiste Pattier et Ugo Tourot. Photos : J.-B. Pattier. Dessin : Mickaël Frison.

« Il n'existe pas de domaine ou de château type mais il existe le profil type de l'acheteur chinois » explique Damien Mounet, ancien viticulteur. Il est responsable de Square Viti, une filiale du Crédit Agricole. Créée il y a deux ans, elle est spécialisée dans les transactions et les ventes de biens et de propriétés viticoles.

Au cœur des tractations, Damien Mounet a croisé des dizaines d'investisseurs chinois. « L'acheteur type a entre 40 et 50 ans, ce sont des industriels. Ils travaillent dans le photovoltaïque, la maintenance électrique, les compagnies aériennes, le pétrole, le charbon, l'hôtellerie. Certains sont déjà dans le vin en Chine et considèrent cet investissement comme un complément d'activité. » Contrairement aux a priori, l'acheteur chinois n'est pas complètement novice et possède quelques connaissances dans le vin. « Ils connaissent la géographie des terroirs et sont très intéressés par la viticulture », précise Damien Mounet.

Si la taille des terres et des châteaux recherchés ou achetés est variable, il existe deux points communs fondamentaux : le nom et la qualité du vin. « Ils cherchent avant tout un vin qui sonne français. Château Lafitte, château Latour sont de parfaits exemples. Ils cherchent plutôt un Bordeaux supérieur ou un côtes de Bordeaux. »

UN CADEAU POUR LEURS ENFANTS

La plupart de ces acheteurs chinois offrent le château à leurs enfants âgés entre 25 et 35 ans. Ils étudient et vivent en Europe et réalisent des études supérieures dans les grandes écoles ou à l'université. Damien Mounet résume la philosophie des acheteurs chinois vis-à-vis de leurs progénitures : « J'ai

réussi en Chine, toi tu es un enfant de la mondialisation, je t'offre un château pour démarrer dans la vie. ». Le Chinois ne prend pas de risques majeurs, il sait qu'il vendra.

Les bouteilles des châteaux bordelais sont exportées à 80 % vers le pays d'origine. « Ils savent que le secteur est porteur, ils ne sont pas là par hasard pendant quatre ans pour ensuite revendre et se lancer dans le commerce de kiwi en Australie. Ils cherchent un investissement sur le long terme. » La politique mise en place par le Parti communiste ne peut que favoriser la vente et les exportations de vin vers la Chine. « Les taxes ont été largement abaissées pour favoriser la consommation de vin et faire baisser celle de l'alcool de riz pour répondre à un des grands enjeux du XXI^e siècle : nourrir les hommes. Face à une population toujours plus nombreuse, le gouvernement chinois veut conserver les rizières pour nourrir sa population. » La politique menée pour doper les exportations et la phase de prospérité économique que traverse la Chine offrent une double garantie incontestable pour céder le château à l'acheteur chinois. Encore faut-il trouver le château en adéquation avec leur projet économique. « Je les rencontre toujours dans mon bureau pour inspecter et cerner leurs attentes. Je dois trouver le château adapté. Les Chinois ont la mauvaise réputation dans l'immobilier d'épuiser le marché. On dit d'eux qu'ils visitent énormément pour finalement peu acheter. Ceci est la révélation d'un mauvais travail en amont. De mon côté, je sélectionne trois châteaux. Les négociations durent six mois contre quatre mois pour les Français. »



« ILS ONT UN GROS PORTEFEUILLE »

Philippe Raoux est un de ces vigneron bordelais qui a succombé aux investisseurs chinois. Après trois ans de négociations, il a cédé son château de

Viaud au géant asiatique de l'agro alimentaire COFCO. Pour remporter la mise, le candidat chinois a sorti l'atout imparable : l'argent. « Ils ont un gros portefeuille », insiste Philippe

Raoux. Il raconte le protocole des acheteurs chinois. « Ils sont beaucoup à se déplacer, c'est une décision collective. Mais c'est le chef des chefs qui tranche. Le grand problème est la barrière de la langue, ils sont peu nombreux à parler anglais et français. » A la tête du complexe d'œnotourisme la Winery, Philippe Raoux se réjouit d'un tel essor. Il permet d'éviter la contrefaçon. « Plus les domaines appartiennent à des Chinois, plus le vin de Bordeaux est consommé en Chine. Cela évite la contrefaçon, près de 50 % des vins de Bordeaux en Chine sont faux, ils remplissent avec du vin de Chine ou d'Australie des bouteilles vides de grands crus. »

Pour Frédérique de la Motte, présidente du syndicat des crus bourgeois de Bordeaux qui regroupent 400 châteaux, cette influence chinoise n'est pas uniquement un bienfait, c'est une nécessité : « Cela crée des ponts, une meilleure compréhension entre les deux cultures. Et puis la tradition a toujours besoin d'être revivifiée par de nouveaux apports humains et de modernité. Il ne faut pas rester figer. » Et si le désir de rentabilité reste la raison fondamentale, la place de la culture n'est pas négligeable. « En achetant nos domaines, ils viennent acheter un peu de notre culture. Une bouteille contient aussi une image de luxe qui'ils n'ont pas chez eux ». Un avis partagé par Frédérique de la Motte, à la tête du syndicat depuis quatre ans : « Ce qui attire les chinois, c'est ce côté historique, l'art de vivre à la française. C'est romantique et cela fait rêver ! ».

Malgré la forte présence chinoise dans les salons du vin et les retombées médiatiques, Philippe Raoux tempère : « Il faut relativiser le phénomène. Depuis 2008, sept châteaux ont été achetés sur les 8000 que compte la région, c'est peu ». Sur le marché des vignobles indépendants, même son de cloche du côté de Patrick Maze-Berthon. Le récoltant issu des châteaux Groupie et Rocher-Bardot refuse d'y voir un signe : « Pour mon château, les exportations vers la Chine représentent 2 %

seulement. Pour l'achat des domaines, on fait beaucoup de bruit pour pas grand-chose. » En attendant, les acheteurs chinois continuent de se présenter aux grilles des châteaux. « Une dizaine

de tractations avec des Chinois sont en cours. Elles devraient aboutir dans les six prochains mois. Attention, il ne faut pas voir non plus une ruée chinoise sur les châteaux et les vignobles bordelais. Je reçois plus d'une dizaine demande d'achat par semaine, les Chinois sont donc largement minoritaires » relativise Damien Mounet de Square Viti. On n'a donc pas fini de faire « tchin-Chine » dans les vignes du Bordelais.

"ILS VIENNENT ACHETER UN PEU DE NOTRE CULTURE"

LA CHINE : DEUXIÈME PAYS IMPORTATEUR

Les exportations de vin de Bordeaux vers la Chine ont augmenté de 67 % en volume entre 2009 et 2010 pour atteindre une valeur de 164 millions d'euros (+ 121 % par rapport à 2009). Le vin rouge est le vin préféré des chinois, il représente 97% des exportations. Avec 229.000 hectolitres la Chine talonne l'Allemagne, premier importateur mondial, 264.000 hectolitres. (chiffres CIVB, Centre interprofessionnel des vins de Bordeaux.)



GRANDS CRUS DE SOMMELIERS CHINOIS

Ils sont 26 élèves chinois sur 51 à suivre les cours d'œnologie dispensés par le Centre Aquitaine de formation pour adultes (CAFA). Ils étaient douze l'année dernière. L'école privée prépare depuis 18 ans des étudiants au diplôme d'Etat de sommelier.

Dans le couloir du centre de formation, une vingtaine d'élèves patientent devant la porte. Le cours de dégustation de quinze heures débute dans dix minutes. Sur les murs, les photographies des promotions des années 2000 ornent les murs. Le constat est saisissant, plus le temps passe, plus le nombre d'élèves asiatiques croît. Ce jeudi après-midi, dans le demi-groupe de la promotion 2011, les Chinois sont 15 sur 26. Frank Chaussé, le directeur d'études et professeur, costume blanc et cravate noire, invite les apprentis-sommeliers à s'installer dans la petite salle étroite. Les élèves prennent place et se mélangent peu. Seul Yuxi, 25 ans, originaire de Wuhan est assis à la même rangée que Vanessa, Murielle et Marine. « L'an dernier, j'étudiais l'économie et le management à l'université d'Avignon. Je suis entré dans le vin grâce à mon premier boulot dans un restaurant gastronomique. Mon patron était sympa, il me faisait goûter tous les vins. » Yuxi, comme la majorité des élèves Chinois, n'a pas

choisi Bordeaux par hasard. « En Chine, Bordeaux représente l'histoire de la France, une partie de sa culture, un symbole de son patrimoine viticole. » Les Chinois sont très sensibles au patrimoine historique. Les fenêtres donnent sur une cour intérieure du XVIII^e siècle. Les murs abritaient les bureaux et les chais d'une ancienne maison de négoce. La célèbre famille De Luze avait choisi en bord de Garonne, le quai des Chartrons. « Tu as des cheveux blancs » lance Murielle dans un sourire complice à Yuxi. Il s'esclaffe. L'ambiance est détendue.

« ILS APPRENNENT TRÈS VITE »

Le calme revient dès les premiers mots de Frank Chaussé. Ce professeur est dans le secteur viticole depuis 35 ans. Il a fondé en 1986 le Centre Aquitaine de formation pour adultes (CAFA). Les élèves chinois sont particulièrement attentifs, la langue de Molière est une barrière difficile à surmonter. Le diplôme se





Malin vient de repartir à Pékin pour rejoindre l'antenne chinoise du CAFA. Photos : Jean-Baptiste Pattier

prépare en un an. Si le niveau en français est trop faible, l'établissement propose une année supplémentaire. « Ils apprennent très vite la langue comme la culture du vin. L'inspecteur de l'Académie a été particulièrement impressionné par leur connaissance et le vocabulaire précis des Chinois » se réjouit Frank Chaussé. Xue Jiao Li est assise au premier rang. Originnaire du Yunnan, au sud-ouest de la Chine, elle trouve les mots justes pour définir le vin de son pays. « Il est plus acide, un peu dur, avec un tannin très marqué en bouche. »

Dans une ambiance studieuse et une chaleur pesante, le cours de dégustation peut commencer. La salle de classe ressemble à toutes les autres. Sur les murs, des cartes indiquent les grands domaines bordelais. Mais attention, les vins de Bourgogne ont aussi leur place. Le CAFA est une école à vocation internationale, du Chili à l'Australie, tous les vins du monde sont représentés sur un large planisphère. « Vous aurez un quart d'heure le jour de l'examen pour remplir cette fiche d'analyse sensorielle » lance le professeur. Au fond de la salle, la distribution de verres à pied commence. Sur le bureau, des bouteilles de toutes sortes se côtoient, cachant la tête du maître. Une bouteille de vin blanc dissimulée derrière un papier d'aluminium passe de main en main. Quelques seaux à champagne font office de crachoir. Les verres se vident à mesure que les feuilles se remplissent. Le précieux élixir est passé au crible. Couleur, odeur, goût, accord avec les mets, origine géographique et cépages, l'exercice est périlleux. Tout comme les grands vins, le sommelier se bonifie avec le temps. « Il faut goûter et regoûter. Vous serez sommelier

dans quinze ans, c'est un travail de longue haleine. » Une fois le vin dégusté, une des élèves chinoises passe debout devant la classe entière pour la correction collective. « Il y a encore quelques mois, c'était impossible pour une élève chinoise de parler comme cela devant tout le monde. C'est une différence culturelle importante. On ne s'exprime pas ainsi devant une assemblée en Chine ». Il faut aussi apprendre la gastronomie. Quand l'étudiante chinoise conseille d'accorder un vin rouge avec le fromage, le professeur la questionne : « Oui mais quels fromages ? Un fromage à pâte molle, persillée, du chèvre, de la brebis ? C'est aussi tout cela qu'il faut apprendre. »

"A PLUS DE 6000 EUROS L'ANNÉE, ILS SONT PRÊTS A METTRE LE PRIX"

En cours parmi ses camarades, Malin a déjà terminé ses études. Son enfance chinoise a beaucoup influencé son amour pour le vin : « Mes parents possèdent des vignobles en Chine dans la région de Jian. » Le cas de Malin est un cas particulier explique Frank Chaussé. « Il ne faut pas généraliser, la plupart des élèves n'ont rien à voir avec le domaine du vin, leurs parents sont souvent issus d'une classe sociale aisée et ils ont compris l'importance que représente le commerce du vin. Les Chinois font beaucoup pour leurs enfants. A plus de 6000 euros l'année, ils sont prêts à mettre le prix. »

UN AVENIR ASSURÉ

L'investissement semble payer, quelques élèves chinois sortis diplômés ont réussi un beau parcours. « Une élève est arrivée, l'année dernière, première du concours de sommelier de Chine. Une autre travaille au club des millésimes de Pékin où des personnes n'hésitent pas à payer 10.000 euros l'inscription pour devenir membre et participer à de grands repas. J'ai aussi une élève qui a été agréée par les vins de Loire et de Savoie pour enseigner dans des écoles hôtelières françaises », s'enthousiasme Frank Chaussé. Pour les autres, la plupart d'entre eux ont rejoint des maisons de négoce. Le journalisme représente un nouveau débouché. La RVE, la *Revue du vin de France* proposera en mai prochain une première édition intégralement publiée en mandarin.

Contrairement à la France, la Chine ne possède qu'un collège d'Etat d'œnologie situé à Xian. Un vide que le centre compte combler. Malin mène aujourd'hui une double vie entre Pékin et Bordeaux. Après une année de technique de commerce du vin et deux ans d'œnologie près de Saint-Emilion, elle enseigne le vin pour l'école dans la capitale chinoise. La relation entre les deux pays est indispensable selon elle pour « lier les deux pays et ne pas les mettre en concurrence ». Même objectif pour Frank Chaussé qui cultive les partenariats avec l'Empire du milieu. Une antenne à Pékin a été ouverte il y a deux ans, une douzaine d'élèves sont inscrits. « L'objectif est certes d'être présent sur place mais c'est avant tout de pousser les Chinois à venir chez nous à Bordeaux. » La poussée chinoise est une aubaine : « la Chine a fait doubler nos effectifs, nous espérons ouvrir l'année prochaine une antenne à Shanghai et former des Chinois au professorat pour qu'ils enseignent le vin en Chine. »

MÈRES ANONYMES

Pour la société, elles ne sont pas mères. La lettre X a dissimulé leur histoire. Un rapport parlementaire propose de supprimer l'anonymat de l'accouchement sous X. Certaines mères ne souhaitent pas revenir sur le passé. Ces femmes de l'ombre sont pourtant restées en retrait du débat.

Agathe Goisset & Aurélie Dupuy

DOCUMENT D'INFORMATION

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère de la Santé
et des Solidarités

Conseil national
pour l'accès aux
origines personnelles
(CNAOP)

Vous allez accoucher

où vous venez d'accoucher,
vous pensez que vous ne pourrez pas garder l'enfant et vous souhaitez que
votre accouchement demeure confidentiel

**Quelles
sont les
possibilités
qui s'offrent
à vous ?**

CE DOCUMENT EST DESTINÉ À VOUS AIDER,
IL A POUR BUT :

- ▶ de présenter les diverses possibilités prévues par la loi avec leurs conséquences juridiques et sociales
- ▶ de répondre aux questions concrètes que vous vous posez
- ▶ de faciliter votre prise de décision (démarches)
- ▶ de vous informer des lieux où vous pourrez trouver aide et soutien

Il n'est pas à poser sur les questions à la personne qui vous a remis ce document

Plaquette d'information officielle. Ce document ne peut-être délivré que sur demande.

Samantha a 38 ans, deux enfants à la maison, et le sourire aux lèvres lorsqu'elle parle du troisième, une petite fille dont elle a accouché il y a maintenant vingt trois ans. « C'était un bébé issu de l'amour de deux adolescents, pas une histoire sordide. On m'a bien présenté les différentes options, mais de manière succincte et on m'a plutôt orientée vers l'accouchement sous X ». Ses parents n'ont pas accepté la situation. « Etre enceinte à cet âge-là ne fait pas partie des mœurs françaises, c'est très mal vu. Le choix a été fait pour moi, je n'ai pas donné mon avis », ajoute-t-elle.

Des « psychodrames familiaux », des « situations tragiques », Marie-Annick Lamothe, assistante sociale à Bordeaux, évoque émue son quotidien auprès de ces « mères de l'ombre ». Difficile d'établir un profil type, il n'existe pas.

Chaque histoire est différente, même si certaines caractéristiques se retrouvent : il s'agit souvent de mères qui ont découvert très tardivement leur grossesse, parfois même le jour de l'accouchement. « Il y a 80 % de dénis de grossesse parmi ces maternités », indique Marie-Annick. Une façon, peut-être, de protéger l'enfant, pour une psychologue bordelaise. Didi fait partie de ces femmes. Elle ne découvre sa grossesse qu'à trois mois du terme, trop tard pour répondre aux exigences de ses parents qui lui demandent d'avorter. Le père est d'origine étrangère, alors ne pas associer leur nom à cet enfant devient une question d'honneur pour les grand-parents. Didi ne retiendra que le sentiment d'avoir été dépossédée de la décision. Le discours des assistantes sociales la laisse amère, dès les premiers mois. « Faire un cadeau à une famille qui ne peut pas avoir d'enfant », disent-elles.

CONFIER SON ENFANT, ET NON L'ABANDONNER

Confier son enfant s'inscrit parfois dans un projet global pour l'enfant, de la part de mères qui veulent le meilleur pour lui. Après l'accouchement, la mère a deux mois pour revenir sur sa décision d'abandon. Didi et Samantha ne se sont pas rétractées. Pour Didi, « il a fallu survivre sans son enfant, sans nouvelle de lui, sans savoir s'il se porte bien, s'il est heureux ». Comme amputée d'une partie d'elle-même, elle décide d'organiser sa vie dans le seul espoir de retrouver son fils. Etudier, trouver un travail pour que son enfant rencontre une mère digne. Se faire pardonner de son geste, s'expliquer sur les vraies raisons qu'elle n'a pas pu exprimer le jour J.

A chaque anniversaire, elle envoie une carte pour compléter le dossier de son fils au CNAOP, le Conseil national pour l'accès aux origines personnelles. Symbole fort de l'importance de cet enfant dans sa vie. Impossible de faire beaucoup plus. La loi de 2002 relative à l'accouchement sous X ne prévoit pas pour les mères la recherche de leur enfant. Pourtant, le retrouver

peut apparaître comme un besoin irréprensible pour certaines d'entre elles.

« Je ne partirai pas en paix sans l'avoir retrouvée, je la porte en moi tous les jours. » Cela fait maintenant 23 ans que Samantha a accouché sous X. 23 ans que la culpabilité la ronge. Ses enfants et son compagnon sont au courant de son existence. Ils en parlent librement et sont prêts à lui faire une place dans leur vie. Samantha a de l'amour à partager, de la tendresse à offrir. « Accoucher sous X, ce n'est pas une honte, au contraire, c'est un acte d'amour », précise-t-elle.

Pour espérer le retrouver un jour, elles ne peuvent que compléter le dossier de l'enfant, identifié grâce au lieu et à la date de sa naissance. A tout moment, elles peuvent lever le secret sur leur identité, ou ajouter des documents à l'intention de l'enfant.

REFUSER LE PASSÉ

Ce manque peut être ressenti plus ou moins tardivement, lors des futures grossesses par exemple. Certaines mères refuseront pourtant toute leur vie de lever l'anonymat. « Ce n'est pas vrai que toutes les mères qui abandonnent leur enfant cherchent à les retrouver ». Cette psychologue bordelaise est catégorique. Si elle assimile ce refus à une fuite en avant, elle parle de l'extrême violence de ce moment. Des années plus tard, lorsque l'enfant cherche ses origines, si la mère a laissé une information identifiante, le CNAOP va la contacter pour savoir si elle accepte de révéler son nom à l'enfant. Seulement, la mère peut avoir construit une nouvelle vie. Sa famille, son conjoint, ses enfants, peuvent ne pas être au courant de cette grossesse. Accepter de divulguer son identité viendrait ébranler ce nouvel équilibre, réveiller des souvenirs qu'elle a tenté d'enfouir en elle, de nier.

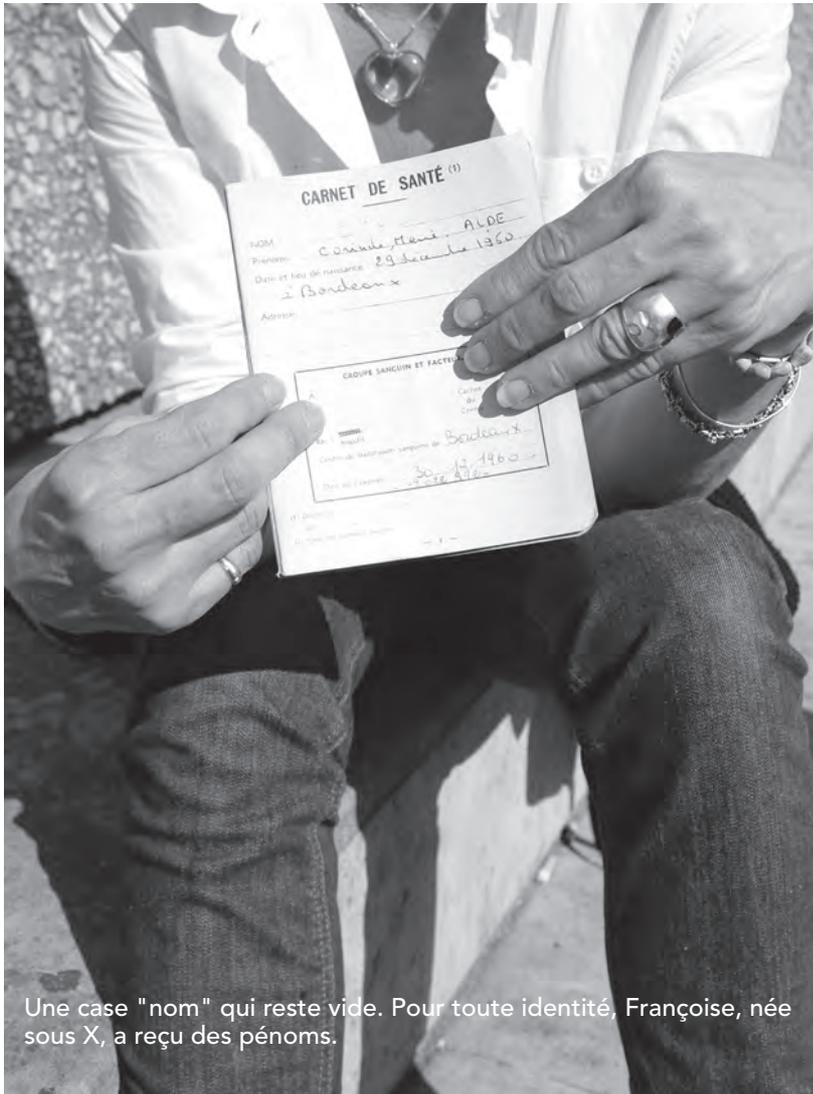
C'est le cas de la mère de Françoise, née sous X il y a cinquante ans. Contactée il y a un an, elle a seulement accepté d'expliquer, par l'intermédiaire de la correspondante du CNAOP, les conditions de sa grossesse et de l'abandon. Un enfant adultérin dans une famille très catholique. Depuis cinquante ans, elle garde le secret. Pour elle, pas question de dévoiler son identité à sa fille. Elle avoue ne pas comprendre les raisons de sa démarche. Ce refus, peut être vécu comme un second abandon pour les enfants.

En réalité, en huit ans, face aux sollicitations du CNAOP, 590 parents ont refusé de lever leur identité, et 499 ont accepté. Les révélations spontanées sont, elles, peu nombreuses.

A force de combattre pour retrouver leur enfant, certaines mères entrent dans une démarche militante plus globale. Samantha accueille favorablement le rapport parlementaire de la députée Barèges. Il préconise l'abandon de l'accouchement sous X, au profit d'un accouchement secret. Les femmes seraient obligées de dévoiler leur identité au moment de l'accouchement. Aux yeux de la société, il n'y aurait toujours pas de lien entre mère

"ACCOUCHER SOUS X, CE N'EST PAS UNE HONTE, C'EST UN ACTE D'AMOUR."

**A LA NAISSANCE,
22%
DES MÈRES NE
LAISSENT AUCUNE
INFORMATION
(INED)**



Une case "nom" qui reste vide. Pour toute identité, Françoise, née sous X, a reçu des pénoms.

et enfant, mais celui-ci pourrait connaître son identité. Pour Samantha, "c'est le mensonge qui est destructeur, pas la vérité". Une importance accordée aux liens du sang à remettre en question pour Marie-Annick Lamothe. Elle qui rencontre les mères biologiques lors de leur accouchement, craint que cette évolution pousse les mères à accoucher seules, sans assistance médicale, et à abandonner leur bébé n'importe où. Les nombreuses mères, par le refus de révéler leur identité des années après, réaffirment également l'importance du droit à l'anonymat.

De l'accouchement anonyme à l'accouchement secret, s'il y a évolution législative, elle devra s'accompagner de changements culturels profonds sur ces mères de naissance, qui ne sont pas toujours celles que l'on imagine. Chaque année, environ 600 accouchements sous X sont recensés en France. En Gironde, depuis deux ans, le nombre est en augmentation.

EN FRANCE, CHAQUE ANNÉE, 600 FEMMES ACCOUCHENT SOUS X.

ACCOUCHEMENT SOUS X, LE JOUR J

-Le jour de la naissance, il doit être demandé à la mère si elle veut voir et/ou prendre l'enfant dans ses bras. Cela n'est pas toujours respecté.

-Une assistante sociale ou une sage-femme recueille les informations que veut bien donner la mère de naissance dans un procès-verbal : âge, nationalité, motifs de l'abandon, situation familiale, profession ou niveau d'étude, antécédents médicaux, description physique...

-La mère peut décider d'écrire son nom ouvertement dans le dossier de l'enfant. Elle peut également laisser son identité sous pli cacheté qui sera inséré au dossier. Le pli sera remis au CNAOP

-La mère peut également laisser des informations sur le père de naissance.

-Certaines femmes ne laissent aucune information, même non identifiante. Le personnel médical peut prendre l'initiative de faire un bref commentaire pour ne pas laisser un dossier vide.

-Le lieu et la date de naissance sont inscrits dans le dossier. Ces informations pourront permettre de retrouver un dossier.

-Un dossier pédiatrique de l'enfant est ajouté au dossier.

-Si elle a souhaité connaître le sexe de l'enfant, la mère peut lui choisir trois prénoms. Le dernier servira de nom de famille.

-Une fois la remise effectuée, l'enfant devient pupille de l'Etat provisoire. La mère a un délai de deux mois pour se rétracter. A l'issue de cette période, l'enfant sera pupille de l'Etat et pourra être adopté. Les parents adoptifs pourront changer le prénom de l'enfant.

SIX FEMMES PUISSANTES

Elles ont toutes le projet de monter leur entreprise ou de trouver un travail. Elles, ce sont les douze femmes qui ont intégré la formation « Entre-prise d'initiative et d'emploi » organisée par le Centre d'informations du droit des femmes et des familles (CIDFF) de Bordeaux. Textes de Nastassia Solovjovas, photos de Aurélie Dupuy



CLARISSE :
**"CE BOULOT,
C'EST MON PRINCE
CHARMANT"**

Clarisse Nguingom a 37 ans. Elle souhaite devenir dessinatrice industrielle. « C'est difficile d'y arriver, mais c'est un secteur où il y a du travail », explique d'un ton calme la jeune femme d'origine camerounaise. Derrière ce large sourire et ces yeux pétillants se cache uneoureuse des défis. En septembre 2011 elle espère intégrer une formation de dessinateur technique à Lormont. Motivée à 200 %, son seul obstacle c'est l'argent. « La formation coûte 8 940

euros », explique Clarisse. Là où d'autres auraient déjà baissé les bras, cette bordelaise conserve un moral d'acier. Avec le CIDFF, elle contacte diverses associations. Bientôt, elle passe un entretien d'embauche pour un contrat aidé de quatre mois dans le bâtiment.

« La vie est un combat permanent. Je ne peux pas lâcher. Ce boulot, c'est mon rêve de jeune fille, c'est mon prince charmant », confie-t-elle avec ce sourire qui ne la quitte jamais. « Avoir quelque chose de solide, un métier qui tienne la route », voilà le but ultime. Si Clarisse croit tant à ce prince charmant, c'est parce qu'elle sait déjà ce que signifie partir à zéro. Arrivée seule du Cameroun il y a dix ans, elle a enchaîné les petits jobs et les galères qui vont avec. « J'ai fait des ménages à gauche à droite. J'ai aussi travaillé sur des chantiers », raconte la jeune

femme. Marre des petits boulots, elle veut surtout se montrer de quoi elle est capable. « Si tu prouves qu'en dehors du ménage tu es capable de faire autre chose, alors là c'est gagné », s'exclame-t-elle.

Et quand on lui parle de l'univers masculin dans lequel elle se lance, le sourire de Clarisse s'agrandit de plus belle. « Au Cameroun, j'ai travaillé dans une poissonnerie où j'étais la seule fille. Certains hommes ont des idées reçues, et ce sont les mêmes qui te regrettent une fois que tu pars », ajoute la femme d'expérience. A Douala comme à Bordeaux, Clarisse ne tient pas compte des remarques désagréables. « Si un homme me dit qu'une femme ne peut pas travailler dans le bâtiment, je lui souris. Finalement, je souris aux préjugés », conclut sereinement cette princesse des temps modernes.

FURUZAN : "IL FAUT AVOIR VÉCU DES MOMENTS DIFFICILES"

« **J'** aime entreprendre, gérer. J'ai l'esprit d'une patronne ». Furuzan Demirbas annonce la couleur dès les premiers instants de l'interview. La couleur n'est pas nuancée. Plutôt rouge vif. Le rouge vif de ceux qui ont en vu de toutes les couleurs. « J'ai commencé à bosser à l'âge de 16 ans. J'ai passé 10 ans dans la restauration », raconte cette mère de famille. « Jusqu'en 2010 j'étais dans une boulangerie chocolaterie de Bordeaux. J'avais envie de travailler pour moi, alors je me suis lancée », explique la jeune femme de 30 ans. Aujourd'hui, elle souhaite ouvrir un restaurant traiteur de spécialités turques. Mariages, anniversaires, sur place ou à emporter, le projet est ambitieux.

« Mes cousines me disent que je suis folle et mon mari s'inquiète que je ne tienne pas », avoue la jeune femme. Mais rien ne viendra la perturber : « je n'ai peur de rien, à part de Dieu ». La tête dure, les pieds sur terre et "l'envie plus forte que tout", ajoute la future chef d'entreprise. Le regard sérieux et le geste précis, la jeune femme combat les moments de doute comme sur un ring. Une force de caractère qu'elle puise dans son vécu. « Pour monter son entreprise, il faut être rusé. Et pour être rusé, il faut avoir vécu des moments difficiles », affirme Furuzan. Elle se rappelle ses débuts de coiffeuse dans un salon à Mérignac : « la patronne ne voulait pas que l'on m'appelle par mon prénom. Au salon, j'étais Mélissa. De la discrimination pure et dure », confie la jeune femme. Quand elle trouvera un local pour son futur restaurant « l'art de manger », c'est certain, Furuzan sera inscrit en rouge vif sur la carte de visite.

Formation « entre-prise d'initiative et d'emploi »

La formation a débuté en septembre 2010 et se finit le 1^{er} avril 2011. La première session s'est déroulée de septembre à décembre 2010. Les filles ont pu monter un projet professionnel grâce notamment à un bilan



de compétences. Le 3 janvier ont débuté les stages, la recherche d'emploi et la création des entreprises.



ISABELLE : "ÊTRE MAÎTRE DU BATEAU"

Isabelle Brenet a 35 ans. Après avoir travaillé pour les autres, elle a décidé de se lancer toute seule dans l'aventure. « A partir du moment où l'on croit à son projet, on est maître du bateau », affirme cette cuisinière de formation. Il y a 5 ans, elle passe un CAP cuisine à Gradignan. Inspirée par la cuisine japonaise, elle travaille pendant trois ans au Moshi Moshi, restaurant gastronomique japonais de Bordeaux. Aujourd'hui, elle veut naviguer toute seule. « Je ne veux plus être enfermée dans une cuisine. Je veux pouvoir changer d'air et de ville si j'en ai envie », explique-t-elle avec un ton assuré.

Une cuisine nomade, voilà l'idée d'Isabelle. Elle se lance le pari de proposer des plats sains et respectueux des saisons. « Pour des festivals ou même pour les gens qui bossent dans la zone industrielle », explique la jeune femme. Isabelle ne se met pas de barrières. Si elle a intégré la formation du CIDFF c'est pour en soulever davantage. « J'ai débuté la formation en janvier avec une idée précise en tête. Trouver des outils pour financer mon projet ou encore pour une étude de marché », explique le chef cuistot. « Pouvoir gérer son temps, ça n'est pas possible avec un CDI dans la restauration », conclut cette jeune maman qui aspire à plus de liberté.

JULIE : "BOSSER SUR CE QUI ME PASSIONNE"

« Je ne suis pas très entreprenante de nature. Ce projet, c'est un défi que je me lance », affirme Julie Balland. Cette jeune maman de 32 ans est en train de fonder son auto-entreprise autour de la lecture pour enfants. « Chez les parents, à la crèche ou dans les salles d'attente », explique-t-elle minutieusement. Si Julie préfère davantage le travail en groupe, elle sait que c'est toute seule qu'elle atteindra son objectif. « Je veux développer la lecture pour bébés. C'est quelque chose qui n'est pas forcément accepté dans le métier. Je bouscule un peu des habitudes », confie la parisienne d'origine.

« Un bébé de trois mois ne va pas comprendre une histoire comme un enfant de deux ans, mais il la ressentira de manière différente en s'attachant à la musicalité de la langue ou encore au toucher du livre ». Julie pourrait en parler pendant des heures. « Bosser sur ce qui me passionne, il n'y a rien de mieux », ajoute la jeune femme avec un regard malicieux.

A l'âge de 20 ans elle débute sa carrière en tant que bibliothécaire dans la ville de Levallois-Perret. Il y a six ans, elle quitte la région parisienne pour Bordeaux et ne trouve pas chaussure à son pied. « J'ai travaillé pendant 4 ans à la Fnac au rayon jeunesse », poursuit la passionnée. Mais l'épanouissement n'est pas au rendez-vous. Puis elle tombe sur un ouvrage concernant la lecture pour bébés et tout devient plus clair. « Je n'aurais jamais osé lancer ce projet sans le soutien de mon entourage et des autres filles du CIDFF », conclut l'amoureuse des mots.





MARINA : "MAMAN, ON SAIT QUE TU VAS Y ARRIVER"

Ses yeux brillent quand elle en parle. Elle semble comme tombée amoureuse. Le ton enjoué qu'elle utilise révèle un amour passionné. « A 6 ans ma grand-mère m'a offert ma première casserole », raconte Marina Kouakou. Cette jeune femme de 32 ans a grandi en Guyane. Ce sont les saveurs de son pays, mais aussi des Antilles et du Surinam, qu'elle met à l'honneur en créant un restaurant snack exotique à Bordeaux.

« Lorsque vous travaillez en restauration comme je l'ai fait pendant des années, il est difficile de concilier le travail et la vie de famille », explique cette maman de cinq enfants. « J'avais surtout envie d'ouvrir un resto avec mes propres inventions », confie la jeune femme qui ne cesse d'être en ébullition. « La dernière fois j'ai créé une mousse de fruits de mer. Il était 4h du matin », lance-t-elle en riant.

Si Marina voit la vie en rose quand elle évoque ses inventions culinaires, elle garde la tête sur les épaules quant à son restaurant. « C'est difficile de monter son entreprise, les banques ferment vite leurs portes », explique Marina. Et quand le doute persiste, ce sont ses enfants qui lui redonnent le moral. « Sans eux je n'en serai pas là. Ils me soutiennent à fond », insiste la mère de famille. « Maman, on t'aime, on sait que tu vas y arriver », lui disent-ils. Des mots qui « reboostent » la future chef d'entreprise.

Un documentaire en préparation

Un documentaire de 52 minutes sur les douze filles ayant intégré la formation est en préparation. Laetitia Daleme, a suivi les jeunes femmes depuis le début de la formation. Trois parcours seront mis en avant. « Je n'ai pas de diffuseur comme une chaîne de télévision, mais j'espère qu'avec ce film je pourrais intégrer les ateliers de réalisation documentaire de la Femis (école de cinéma) », explique la réalisatrice. Quelques salles de cinéma en Aquitaine, mais aussi des médiathèques et des festivals devraient permettre aussi de diffuser le film.

ANNE-CÉCILE : "JE NE M'ÉCLATAIS PLUS DANS MON BOULOT"

Anne-Cécile a travaillé 12 ans dans la restauration. « J'étais responsable d'une équipe de 14 serveurs. Je faisais des journées de 8 h à 2 h du matin », lance la jeune femme de 30 ans. « Je ne m'éclatais plus dans mon boulot », ajoute la Bordelaise. La trentaine venue, c'est la remise en question. « Je le vivais comme un échec. Aujourd'hui je sais de quoi je suis capable », explique-t-elle. Si elle reste fâchée avec la restauration pendant quelque temps, Anna-Cécile comprend que ce métier est fait pour elle : « je monte un bar brasserie ». Derrière ce petit visage timide se trouve une femme coriace. "Il ne faut surtout pas écouter les on-dit et suivre son instinct", martèle la professionnelle qui s'est déjà créé un réseau. « Grâce à mon ancienneté dans le métier je connais des brasseurs qui vont me filer un coup de main », conclut Anne-Cécile qui espère s'installer rapidement rue Bouquière à Bordeaux.



GUÉRIR DE L'ENVIE DE MOURIR

Agés de 13 à 22 ans, ils ont en commun d'avoir voulu mourir et pour certains de le vouloir encore. L'Unité médico-psychologique de l'adolescent et du jeune adulte du CHU de Bordeaux accueille les adolescents suicidaires pour tenter de les guérir de leur envie de mourir. Reportage.

Anaïs Bard. Dessin Mickaël Frison.



La porte de l'unité n'est jamais fermée à clé pendant la journée. Elle s'ouvre sur un long couloir de lino vert. Il est 9 heures et le troisième étage du centre Jean Abadie où se situe l'Umpaja semble vide. Une ombre passe. Celle d'une jeune fille dissimulée sous un sweat-shirt à capuche, trop grand. Elle avance lentement. Somnambule éveillée, ses pieds glissent sur le sol sans un bruit. Puis elle disparaît derrière l'une des portes qui jalonnent ce couloir sans fin. C'est au tour d'une deuxième ombre, plus petite, d'emprunter furtivement le tracé vert du couloir. Le silence envahit à nouveau le corridor, serein et pesant. Le défilé commence : blouses blanches, hommes et femmes portant des dossiers, d'autres équipés d'un café, s'engouffrent d'un pas décidé dans une salle lumineuse. Le temps qui semblait s'être arrêté, s'accélère. Le service se réveille : adolescents et soignants s'emparent du service.

« TS », « passage à l'acte », « IMV », « vellétés de pendaison », « vellétés de précipitation »... Les mots sont nombreux et jargonneux pour désigner ce qui amène ici ces adolescents : la tentative de suicide. 80 % des patients du service ont tenté de se suicider, les autres sont là « par prévention ». Le service n'a que 15 lits et accueille en priorité des adolescents venus directement des urgences. Les autres, inscrits sur une liste d'attente, ont attendu que des lits se libèrent. Il y a

beaucoup de filles car les garçons réussissent plus souvent leur passage à l'acte. Leur mode opératoire est souvent plus violent. Ecouteurs à l'oreille, bras dessus, bras dessous, elles font des allers-retours dans le couloir, fument sur le balcon, somnolent devant la télé et il n'est pas rare de les entendre rire. Leurs plaies invisibles les font ressembler à n'importe quels autres adolescents. Tristes, fuyants, perdus ou au contraire très directs, leurs yeux trahissent pourtant cette apparence. Ici, difficile pour eux de faire semblant, car tout le monde sait pourquoi ils sont là.

UNE ÉQUIPE AUX PETITS SOINS

L'équipe au complet se réunit une heure chaque matin pour parler d'eux. Parler de la « TS », ce suicide raté appelé tentative. Autour d'un café, elle essaie de reconstituer leur histoire et évaluer leur mal être. Nom, âge, déroulement de l'hospitalisation, compte-rendu des consultations « psy », prescription médicamenteuse, mode de passage à l'acte et projet de sortie... Les noms et les histoires s'enchaînent, plus dures les unes que les autres. Les causes de leur souffrance sont multiples mais certaines sont plus récurrentes comme le fait d'avoir été victime de sévices sexuels ou de vivre dans un cadre familial difficile. Chaque patient fait l'objet d'une longue conversation où chaque détail est important : les mots, les gestes, la façon de se nourrir, le sommeil... Martin, 17 ans, ne se lave plus et parle froidement de son futur passage à l'acte. Camille ne mange pas pendant les repas mais a été surprise en train de se nourrir en cachette. Marion, passée à l'acte la veille de son hospitalisation

PARLER DE LA "TS", CE SUICIDE RATÉ APPELÉ TENTATIVE

"EN UN MOT, ON NE LES TRAITE PAS COMME DU LAIT SUR LE FEU"

programmée, parle de sa sortie avec sérénité et continue de se scarifier. On saura dans l'après-midi si elle part en rupture de séjour, 72 h de sortie pour redynamiser une hospitalisation qui n'avance plus.

Lors de cette réunion, le propos est souvent grave. Pourtant, l'ambiance n'est ni pesante, ni maussade. L'enthousiasme et l'engagement de l'équipe pour guérir ces adolescents égayent l'atmosphère. L'Umpaja, c'est avant tout une équipe de soignants mobilisés et motivés. Infirmières, aides-soignants, psychiatres, psychologues sont réunis autour d'un objectif : la « réanimation intensive » de ces adolescents qui ont voulu mourir. L'équipe est pluridisciplinaire : « chaque membre de l'équipe est important car

c'est justement de les faire parler de leurs souffrances. Mettre des mots sur leur mal-être « c'est éviter qu'ils ne parlent avec des actes », explique l'un des psychiatres. C'est éviter que « ces ados en friche ne s'attaquent eux-mêmes et menacent leurs parents » en essayant de se tuer. Consultations avec les psychiatres et les psychologues référents, discussion avec les infirmières et les aides-soignants, les jeunes patients ont une oreille à leur écoute 24 heures sur 24. Il y a ceux qui viennent spontanément frapper à la porte du bureau, certains qu'il faut aller chercher, d'autres qui restent silencieux. Mais l'équipe, elle, n'arrête jamais de créer le contact.

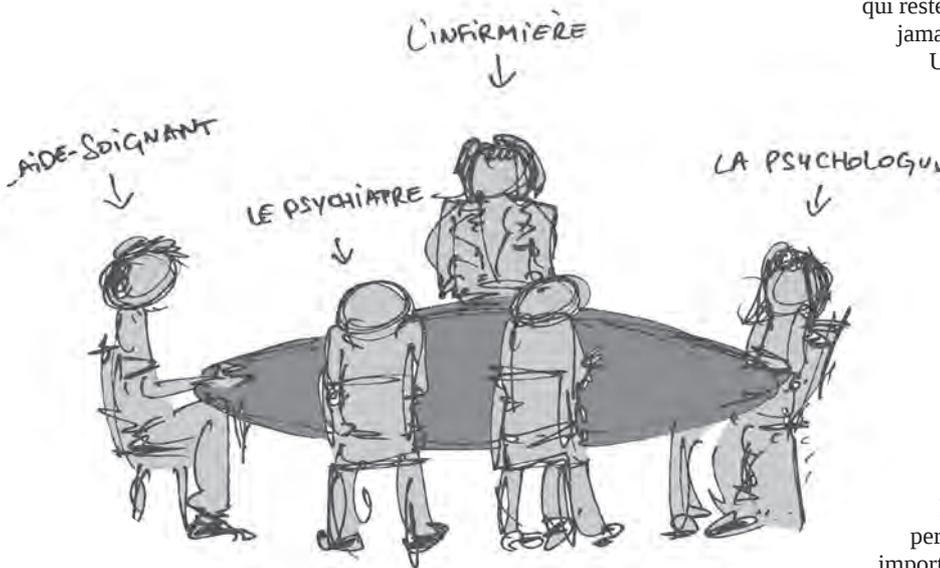
Une visite toutes les deux heures minimum, tous les quarts d'heure quand ça va mal.

Et quand la peine est si lourde qu'ils ne peuvent pas se lever ou quand la peur du passage à l'acte devient trop forte, un interrupteur près du lit leur permet de demander de l'aide. A midi, les infirmières font le tour des chambres pour que tout le monde se réunisse pour le déjeuner. « On leur demande de venir au moins dix minutes, ça les fait sortir de leur chambre. C'est un moment de groupe important qui nous permet de voir l'état du patient », explique Fatma, infirmière dans le service depuis deux ans. Cette attention permanente envers les adolescents est très importante pour ceux qui ont tenté de disparaître. Grâce à elle, le sentiment d'exister, d'avoir une

place peut renaître et les convaincre de ne pas recommencer. « Ils savent qu'on parle d'eux en permanence », explique Bernard, aide-soignant à l'Umpaja depuis 17 ans, « mais nous nous démarquons de l'attitude parentale, nous ne sommes pas des surveillants. Nous ne sommes pas les parents avec qui ils ont souvent des problèmes ».

"ÇA RESSEMBLE À LA VIE NORMALE"

Pas de lits en fer sur fond de murs blancs et froids. Les chambres colorées et les lits en bois rappellent les centres de vacances pour enfants. Au fond du couloir, une bibliothèque, un synthétiseur, des crayons pour dessiner accentuent la ressemblance. L'Umpaja n'a rien à voir avec un hôpital psychiatrique : « On n'enferme personne, on n'attache personne, on ne donne pas de médicaments à l'insu des patients. En un mot, on ne les traite pas comme du lait sur le feu », insiste le docteur Pommereau. Cette vision du soin psychiatrique est à la base de la création de l'unité et elle est partagée par l'ensemble de l'équipe. Ce qui se joue au troisième étage du centre Abadie, c'est bien plus que le traitement d'un patient. « On leur fait confiance, on les



chacun à son regard sur le patient. Les infirmières ont un rôle fondamental car elles passent 8 heures avec les adolescents, le psychiatre les reçoit moins d'une heure et voit autre chose du patient ».

Pour M. Pons, cadre de santé du service, cette pluridisciplinarité, particulière aux services de psychiatrie, est essentielle car dans l'unité « il ne s'agit pas que de soin en blouses blanches. Le social, l'éducatif, le culturel et même l'artistique entrent en jeu ». Les murs du couloir en témoignent. Des photos mettent en scène, sur fond noir, jeunes et soignants jouant avec des lumières fluo. Un atelier photo organisé au sein de l'unité avait permis de les réaliser.

POUR QU'ILS NE PARLENT PLUS AVEC DES ACTES

Le suicide. Impossible pour ces adolescents d'éviter le sujet et difficile de faire comme si tout allait bien. Car le but du Dr Pommereau, créateur et chef du service et de son équipe,

rend responsables. Il y a des règles, bien sûr, mais leur respect se base sur une confiance mutuelle ». Après 48 heures « coupés du monde et sans téléphoner, le temps de réfléchir à ce qu'on a fait », l'Umpaja est pour ceux qui y séjournent « un genre d'internat sans profs », explique Julie, 21 ans et déjà deux tentatives de suicide. La première fois, elle était allée dans un hôpital psychiatrique.

PAS DE LIENS, PAS DE COUVERTS EN PLASTIQUE... RIEN NE LES EMPÊCHE D'ATTENTER À LEUR VIE.

qui leur permet aussi de resocialiser. « Etre entouré de gens qui ont le même mal être, apprendre à vivre en collectivité : on ne se regarde pas le nombril, on n'a plus le même regard ». Ressembler « à la vie normale », c'est le secret de l'Umpaja. Julie est la plus vieille, elle apprécie, dans les moments où ça va bien, d'aider les plus jeunes dans les tâches du quotidien. Pas de liens, pas de couverts en plastique... Rien ne les empêche d'attenter à leur vie. L'équipe de l'unité parie tout sur la confiance, la parole, le rapport à l'autre. Et pour Julie, ça semble avoir fonctionné : « Dr Pommereau, c'est Dr House, il comprend sans parler ». Après deux semaines au centre, elle se sent mieux et s'apprête à sortir. Une décision qu'elle a prise avec son médecin.

Cette relative liberté des patients fait la singularité du service. La peur du passage à l'acte dans les murs de l'hôpital a constitué l'élément de réticence principal à l'ouverture de l'Umpaja. En France, rares sont les unités comme celles-ci qui osent soigner l'envie de mourir par la confiance. Bien sûr, 2 à 3 semaines d'hospitalisation en moyenne ne suffisent pas pour guérir la souffrance profonde qu'éprouvent ces adolescents. Il arrive que certains récidivent et reviennent. Pour éviter qu'ils ne recommencent, la sortie est très organisée. La plupart reviendra de nombreuses fois en consultation, d'autres iront en hôpital de jour, aucun ne sera lâché dans la nature. Sauf si les parents refusent les solutions de sortie proposées par le centre. La porte est ouverte mais encore faut-il bien vouloir la pousser.

Mélangée à des « malades mentaux », elle n'avait pas bien vécu sa première hospitalisation, alors qu'elle se sent bien dans l'unité : « l'équipe est à notre écoute. Ils ont les réponses. J'ai eu de la chance de venir ici ». Elle tient à insister. Les soins qu'on lui offre ici sont plus adaptés « pour des jeunes qui ont eu un choc psychologique et qui ont tenté de passer à l'acte », comme elle dit.

Dans le service, chaque solution proposée est pensée pour répondre à leur mal si singulier. Une spécialisation



Xavier Pommereau, pédopsychiatre, est le chef de service et le créateur de l'Umpaja.

4 QUESTIONS POUR EN SAVOIR PLUS SUR LE SUICIDE DES ADOLESCENTS

Qu'est-ce qui peut amener un adolescent à vouloir ce suicider ?

Seulement 15 % d'entre eux ont une maladie mentale. Les facteurs de risques sont nombreux. 1 fille sur 3 et 1 garçon sur 7 a été victime d'une agression sexuelle. Certains sont des enfants adoptés, d'autres avec des situations familiales compliquées. En fait, tout ce qui vient attaquer l'identité. L'adolescence est un moment de la vie où l'on construit son identité, le risque de suicide à cet âge est donc plus important. Il faut savoir que, contrairement aux idées reçues, les gens qui tentent de se suicider ne sont pas forcément dépressifs.

Que signification donner à cet acte ?

Derrière l'acte de se suicider, il y a d'une part la volonté d'infliger la survivance éternelle à ceux qui restent. D'infliger la douleur de sa perte aux autres. Il s'agit d'autre part de faire cesser un mal être profond.

Les profils des adolescents qui séjournent à l'Umpaja a-t-il changé depuis l'ouverture de l'unité en 1992 ?

Oui. Les patients ont rajeuni. Avant, on recevait des jeunes de entre 17 et 18 ans. Maintenant, il est courant que l'on accueille des jeunes de seulement 13 ou 14 ans. De nos jours, les enfants entrent plus tôt dans l'adolescence, ce qui explique probablement ce rajeunissement.

Et les parents dans tout ça ?

Ils doivent être associés au travail fait avec les adolescents. Mais attention, pas en tant que responsables. Même s'il ne faut pas hésiter à leur dire qu'ils sont à côté de la plaque. On essaie de mobiliser les parents vis-à-vis de l'hospitalisation de leur enfant. Par exemple, en mettant en place des groupes de parole, en organisant des médiations avec leur enfant... Une sorte "d'hospitalisation des parents."

Nuit libertine...

Club Lady's. L'enseigne lumineuse blanche et bleue n'est pas très racoleuse. Derrière la lourde porte, veille, la nuit, le premier club libertin* de la région de Besançon. Mille mètres carrés de piste de danse, de bar et de coins-câlin accueillent, du jeudi au samedi, une clientèle qui parcourt parfois plus de 200 kilomètres. Pour tenir l'établissement, aussi surprenant que cela puisse paraître, une famille. Véronique, aux entrées, Damien aux platines et leur fille, Cindy, derrière le bar. Le club Lady's, avant d'être une histoire de plaisir, c'est d'abord une affaire de chiffres. 10 000 préservatifs écoulés chaque année, dans une bourgade de 4 600 âmes, de quoi titiller l'imaginaire. Agathe Goisset



« **S**alut, tu vas bien ? » Ici, c'est « tu » pour tout le monde, histoire de mettre à l'aise. Les soirs se suivent sans jamais se ressembler au club. Selon le jour de la semaine, la clientèle, et l'ambiance changent. Le jeudi et le vendredi, des hommes seuls viennent à la rencontre de couples. Daniel, la soixantaine, cheveux blancs chemise noire, est confortablement installé sur les fauteuils zébrés bordant la piste de danse. Malgré les apparences, il n'est pas seul. « Je regarde ma p'tite femme danser, là-bas, avec la mini-jupe blanche ». Nelly semble bien plus jeune. Elle danse dans les bras d'un homme. On les croirait ensemble. « Elle est belle comme ça, on voit un peu ses fesses, c'est agréable. Je ne la vois

jamais sous cet angle quand c'est moi qui danse avec elle ». Daniel profite du spectacle. Sa femme a besoin de voir d'autres hommes, de séduire. Alors, depuis dix ans, ils viennent régulièrement au Lady's pour satisfaire ce besoin. Daniel, lui, n'a envie d'aucune autre femme. Il la regarde s'amuser, et son plaisir est partagé. Il sait aussi que sa femme, « sa petite garce », sera plus disponible le reste de la semaine pour faire l'amour avec lui, qui n'est pas un « beau gars ».

Les hommes seuls constituent une espèce aussi recherchée que diversifiée. Des très jeunes qui viennent entre amis, reconnaissables aux « alors, t'as pécho ? » lancés dans les coursives et pas franchement classe, des jeunes quasi-puceaux tentant désespérément de se frotter au sexe opposé, des trentenaires effarouchés qui s'excusent lorsqu'ils surprennent des couples derrière un rideau, et des Casanova bien plus entreprenants.

Le samedi soir, le club n'ouvre ses portes qu'aux couples. L'atmosphère est plus conviviale, plus festive, car la plupart sont des habitués des lieux. Annie et Jacques ont fêté 12 réveillons au Lady's. Un record, qui va au-delà des douze coups de minuit. « On a commencé à venir parce que j'ai eu envie d'autres femmes, alors plutôt que de la tromper, on en a parlé. C'est mieux de venir ici ensemble plutôt que d'être infidèle, non ? » Question rhétorique. Depuis quelques années, ils finissent la soirée en faisant l'amour tous les deux, dans un coin-câlin, observés par d'autres. Le plaisir d'Annie est accentué par les regards. Finalement, le Lady's, pour eux, c'est une habitude, un bar, des amis.

C'est aussi le cas pour Antoine, l'ancien DJ. Récemment divorcé, il sait qu'il ne fera pas ici de rencontre, mais il y vient toutes



les semaines. « Il n'y a pas d'autre endroit pour les 35-45 ans. Où j'irais pour sortir, sinon ? ». Il plaisante avec Jacques. « Douze ans qu'on se connaît et je n'ai toujours pas couché avec ta femme ! ». Pour qu'il y ait échange, il faut que tous les partenaires en aient envie. Seulement, Jacques ne plaisait pas à la femme d'Antoine. Les libertins tiennent beaucoup à la notion de respect. « La femme est reine, elle est maîtresse de toutes les décisions ».

C'est l'une des règles de base dans l'établissement. Mais dans l'ensemble, pas de problème à déplorer de ce côté-là. « Il suffit de repousser d'un geste les avances, et les gens comprennent en général ». Pas question de condamner non plus. « Une nana qui va se faire quinze mecs le même soir, on en a vu, et on ne dira pas que c'est une salope, on ne la juge pas ». Pas de jugement donc, mais bien des commentaires pour ces routards du Lady's. Adieu les jolis discours sur le naturisme, la fin des complexes, la beauté des vrais gens. Accoudés au comptoir, ils détaillent les clients du soir et les critiques sont acerbes. « Il faut dire qu'aujourd'hui, c'est drôle, mais parfois, c'est beau. Ça doit être à cause du salon de l'agriculture... ».

Il est vrai qu'il faut s'attendre à tout au Lady's. De la petite brunette taille 34 perchée sur des talons aiguilles, à la cinquantenaire bien en chair, collant résille ouvert à l'entrejambe, il y en a pour tous les goûts.

EN PREMIÈRE PARTIE DE SOIRÉE, LE CLUB NE RESSEMBLE À RIEN DE PLUS QU'UNE BOÎTE DE NUIT CLASSIQUE.

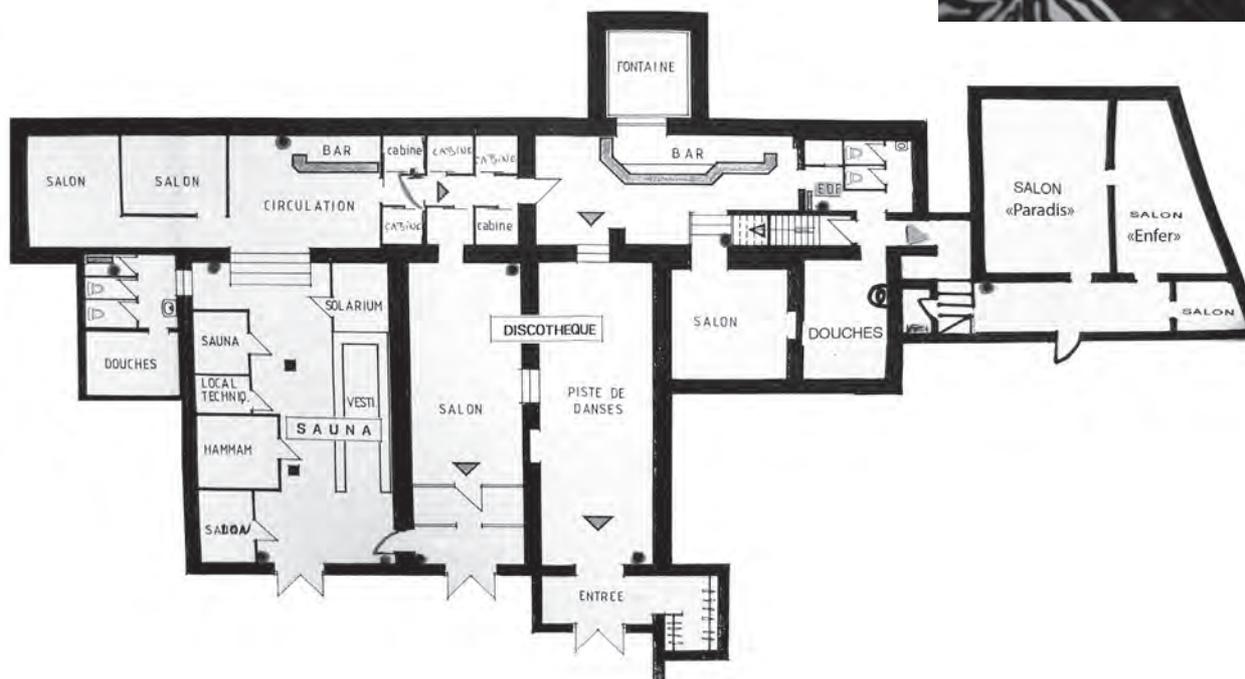
La majeure partie de l'activité se déroule sur la piste de danse. Les femmes sont seulement plus dévêtues. Comme les pantalons sont interdits, la plupart optent pour des micro-jupes. Les hommes se font un plaisir de les soulever lors des corps-

à-corps, dévoilant souvent aux autres l'absence de sous-vêtements. Les seins nus s'affichent sous des robes ou des hauts en tulle transparent. Au centre de la piste, une femme danse, elle est la moins habillée. Pour le moment. Elle porte de hautes cuissardes, des bas, et un body string blanc. Au fil des heures, les mains se baladent. Venant d'ici, de là, on ne sait plus très bien.

L'ambiance monte, les vêtements tombent. Certaines femmes continuent de danser exclusivement pour leur homme. D'autres se révèlent plus partageuses. Les musiques sont récentes. Mylène Farmer et son « Oui mais... non » éveillent, sans conteste, le plus de déhanchés. Pour ceux qui, comme Annie et Jacques, ne dansent pas, le dialogue se noue sur les canapés. Les questions importantes « échangiste ou mélangiste* ? » « Qu'elles sont les attentes, les limites ? » augurent de la suite de la soirée.

ENTRE 1 H 30 ET 2 HEURES, TEL UN RITUEL, LA SOIRÉE CHANGE D'ASPECT. PLUS PERSONNE SUR LA PISTE DE DANSE.

Plus personne. Tous se donnent rendez-vous dans les quatorze coins-câlin. Des salles à thème, le paradis, l'enfer, le purgatoire. Des pièces plus ou moins grandes, plus ou moins obscures. Qui se ferment à clefs, ou pas. Des petites alcôves où le public est convié à observer, ou à participer. Dans chaque salle, préservatifs et lubrifiant sont à disposition. Puis douches et serviettes. Les couples déambulent un bon moment avant de choisir leur nid. Ils entrebâillent des portes, jouent les voyeurs, puis s'installent. Les locaux du Maeva, le sauna libertin adjacent, sont également ouverts en soirée. Les appareils ne fonctionnent pas, mais on peut s'y isoler. Près du jacuzzi, par terre, une



chemise. Suivre les indices. Dans les sanitaires, un couple se rhabille. Une petite fessée à madame, un sourire, et c'est reparti pour une promenade bucolique dans le dédale de coursives. Un homme hèle le couple dans un grand éclat de rire « vous, vous allez voir ! ». Promesse ?

DANS UNE ALCÔVE, UN HOMME ET UNE FEMME FONT L'AMOUR.

Les gémissements ne tardent pas à attirer du monde. Au purgatoire, il faut quelques secondes au regard pour analyser les positions des corps entremêlés. Une femme promet le paradis à une autre sous l'attention bienveillante de deux hommes. Les effluves de parfum cèdent peu à peu la place aux odeurs corporelles. S'il est un endroit où le tabagisme était salvateur, c'est bien ici. Des désodorisants impuissants, c'est fâcheux. En enfer, la température monte aussi. Cinq personnes s'activent, quatre regardent. Deux couples font l'amour sous les caresses d'une femme. Ne paraissent, dans la pénombre de la pièce, que la chorale du plaisir et la lueur d'ongles phosphorescents s'agrippant à quelques paires de fesses bien pâles. Les coursives révèlent l'avancée de la soirée. Un couple passe. Les sous-vêtements de madame dépassent de la poche de monsieur. Une femme passe en string. Reprise des commentaires au bar.

Nelly elle, a quitté la piste de danse main dans la main avec l'autre homme, sans même adresser un regard à son mari Daniel. Il ne les rejoint pas. « Je la laisse s'amuser un peu au début, et puis comme ça, j'imagine, ma tête travaille, ça réveille des sensations que je ne connaissais plus ». La jalousie ? « Je ne préfère pas voir, parfois, ça me ferait trop de mal ».

Véro, la patronne, ne cesse de le répéter : « avant de passer à l'acte, il faut être bien dans sa tête, poser des règles, ne pas être trop pressé ». Bien se connaître aussi. Un jeune couple dans un club échangiste ? C'est aller droit dans le mur. Le Lady's en a vu passer des ménages qui se sont déchirés. Ceux dont l'un s'implique un peu plus que l'autre et s'attire ses foudres en plein ébat, ces femmes qui apprennent que leur moitié fréquente le club en solitaire et déboulent sur le parking, prêtes à l'émasculer, ces clientes qui découvrent qu'elles peuvent plaire et qui repartent avec un amant.

VENIR AU CLUB N'EST PAS QU'UNE PARTIE DE PLAISIR.

Les écueils sont bien là. Un jour, un homme a appelé la femme de Jacques « ma chérie », il s'en énerve encore : « Ça va pas, on

*LE-X-IQUE

Libertin = échangiste : il y a échange entre les partenaires

Mélangisme : les couples sont côté à côté, il n'y a pas échange de partenaires. Il peut y avoir des caresses

Gang-bang : pratique sexuelle où un sujet est réceptif à une relation sexuelle avec plusieurs partenaires, simultanément ou à la suite (généralement plus de quatre partenaires, la disproportion « un seul face à tous » est recherchée)



n'est pas là pour tomber amoureux ! ». Alors Jacques et Annie restent sur leurs gardes. Du point de vue sanitaire également. Certaines situations rencontrées au club favorisent la transmission de maladies. Ils le savent. Alors, chacun doit être vigilant quant aux partenaires qu'il rencontre, malgré la mise à disposition de préservatifs, et la désinfection intégrale quotidienne des installations.

Pourtant, depuis quatre ans, de l'avis de Cindy la barmaid et des habitués, les libertins se sont bien assagis. « Avant, je ne pouvais même pas atteindre le bar, les gens faisaient ça partout, sur la piste de danse, sur les tabourets, sur le comptoir ». Dorénavant, tout se passe dans les fameux coins-câlins. Rien de glauque, ni de trash au Lady's. Juste un club où l'on vient assouvir ses fantasmes sans tabou et en sécurité. De quoi décevoir les curieux les plus imaginatifs.

Alors, certains habitués pour qui l'échangisme est devenu la routine, voient déjà plus loin. Le sado-masochisme ? Rituel du mercredi au Lady's sous l'ère du patron précédent, abandonné après quelques frayeurs sanglantes. Le sauna échangiste ? Jacques a tenté, à Paris, « une boucherie sur trois étages ». Le gang-bang* ? Daniel et Nelly ont essayé et ne tiennent pas vraiment à recommencer. Non, eux se verraient bien passer quelques soirées dans les clubs libertins allemands. Les clients seraient beaucoup moins pudiques.

Un pas de plus à franchir, mais c'est sûr, ils conserveront leur attachement au Lady's, pour sa convivialité, et ça, nul doute, c'est de la fidélité.



Les prénoms des libertins ont été modifiés pour préserver leur anonymat. Photos D. R.



Photo : M. L. R.

Journaliste **classé X**

Des conférences de rédaction, des reportages, des signes, des critiques... Bref, du journalisme. Mais travailler pour un magazine porno, c'est en soi sortir du rang. Portrait d'un « journaliste rock'n'roll ».

Julien Gonzalez et Maxime Le Roux.

Dimanche 20 mars. 14 h 30. Bouche du métro Blanche, à deux pas du Moulin-Rouge et du musée de l'érotisme. Des lumières scintillantes, des vitrines et des enseignes explicites : le ton est donné. Aviator sur le nez, trench-coat bleu marine et chemise claire ouverte, Jérôme Darmendrail, journaliste à *Hot Vidéo* nous a donné rendez-vous dans son repaire, « Chez Julien », rue Lepic dans le 18^e arrondissement. Surprise : il ne débarque pas aux bras d'une actrice de charme. « J'ai une copine depuis presque un an, elle n'est pas actrice mais certains journalistes de *Hot* ont parfois des aventures avec des actrices. Le tout c'est de ne pas nuire à la déontologie du journal ». Depuis qu'il réside à Paris, il n'a jamais quitté ce quartier. Contrairement aux apparences, ici, ce n'est pas le côté nuit et sex-shop qui l'attire, mais davantage l'esprit particulier de ce coin touristique de la capitale :

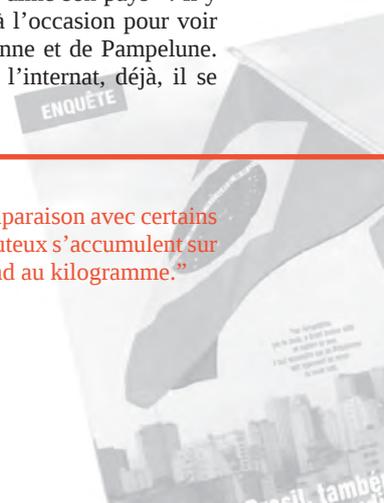
« De la place Clichy à la place Pigalle, c'est un peu la cour des miracles ».

Une pièce exigüe, des vinyles le long des murs, des posters des Rolling Stones et de Bowie : une atmosphère rock'n'roll pour ce fan de dubstep à la sauce Joy Orbison ou Mount Kimbie, étrangement accro à la néo-disco norvégienne. « C'est l'un des rares bars de Paris où après trois tournées, on vous offre la quatrième ». Le cap de la trentaine passé, ce fils de la « génération *Trainspotting* » l'affirme : il ne se prend pas au sérieux et aime ce qu'il fait. Mais c'est surtout un fêtard, « un bon-vivant » diront certains. Cela tient peut-être à ses origines : basques. Il a passé toute son enfance à Bayonne et « aime son pays ». Il y garde de vraies attaches et y retourne à l'occasion pour voir sa famille et profiter des fêtes de Bayonne et de Pampelune. C'est là-bas qu'il a fait ses classes. A l'internat, déjà, il se

FLORILÈGE (extraits de *Hot Vidéo*)

“Nous commençons à déambuler dans les rues défoncées de la favela avec Marcelinha et son short ras-la-moule et mon photographe avec ses 12 000 dollars de matos autour du cou.”

“On ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec certains salons européens, où des godemichés douteux s'accumulent sur des étals fatigués et où la lingerie se vend au kilogramme.”



faisait remarquer pour revendre à la sauvette des *Penthouse* à ses camarades de classe. « J'étais gosse. Je volais les revues aux marchands de journaux et je revendais aux plus offrants. 35 francs ! De quoi me faire un peu d'argent de poche ». Reste qu'il se fera prendre par le pion. Un certain Lorenzo et héritera de 12 heures de colle. Ironie de l'histoire, quinze ans plus tard, Lorenzo deviendra sa signature dans le porno... Alors se définit-il comme un journaliste lambda ? Plus ou moins. Depuis trois ans, il mixe entre *Tsugi*, « le magazine des tendances et des musiques électroniques », le soir et les weekends. Et la semaine chez *Hot Vidéo*. Une « vocation » qui lui est tombée dessus du jour au lendemain. Il n'avait jamais imaginé un jour occuper ce poste atypique, lui au parcours très classique. Licencié en Histoire, il sort ensuite de l'IUT de journalisme de Bordeaux en 2002 et enchaîne stages et remplacements d'été en presse quotidienne régionale. Ses débuts sont, comme tout journaliste, un peu balbutiants. Débarqué à Paris, il rédige ses premières piges pour le magazine de musique *Trax*. « A l'époque, cela me permettait de payer mon loyer. 18m², rue Cousteau ». Cinq ans plus tard, *Trax* dépose le bilan et Gérome se retrouve de nouveau sur le marché du travail. Le tournant ? Une de ses amies lui transmet une annonce de l'Agence pour l'emploi des cadres. A la clé, une offre de CDI pour le magazine *Hot Vidéo*. « Sur le coup j'ai souri et puis je me suis laissé tenter. J'ai envoyé mon CV et une petite lettre de motivation. Sans y croire. Après tout, je trouvais l'expérience marrante et décalée : découvrir

“Filmer les backstages du milieu pornographique”

une autre approche du journalisme, moins consensuelle, plus inédite. C'est plus marrant que de travailler pour *Maisons et jardins*. Une proposition alléchante : 2 500 euros bruts. « Aujourd'hui, je gagne selon les primes jusqu'à 3 500 euros. Chez Hot, tu es payé au feuillet, au travail fourni et selon la difficulté des sujets ». La crise de la presse n'a pas totalement affecté le porno. *Hot Vidéo* a perdu des lecteurs mais a su relancer ses ventes en développant des suppléments DVD et en créant un site internet (www.hotvideo.fr). Le pari : une sorte de *Médiapart* du sexe, mi-gratuit un peu soft, mi-payant pour les abonnés en quête de hard. « *Hot Vidéo* est un peu un magazine hybride, à part dans le monde du porno. On y retrouve aussi bien des analyses de

film, des papiers sur les actrices, les différentes tendances du porno à l'étranger mais aussi des papiers anglés B to B, business to business. On est entre *Première* et *FHM*. »

Pour beaucoup, le porno s'apparente à un milieu fermé. Une grande famille avec un sacré turn-over : « En moyenne, les journalistes ont entre quatre et cinq ans d'ancienneté. Seul un collègue a 15 ans de métier ». Attention genre réservé aux hommes ! Dans sa mémoire, seule une ex-productrice et actrice X, Tavalía Griffin, aura trempé sa plume pour le magazine *Chobix*, leur concurrent dans la presse X. Mais comment se fait-on embaucher dans le journalisme X ? Qui plus est quand on n'a ni « piston », ni d'autres bagages que des références électro ? Selon lui, rien d'insurmontable avec un peu de chance et de culot : « J'ai juste précisé au propriétaire que je trouvais ça intéressant de changer de perspective, d'écrire dans un magazine que les lecteurs n'achètent pas uniquement pour les photos mais également pour les textes. Et je lui ai livré quelques anecdotes sur mes exploits passés à l'internet ».

Gérome en trois dates

1993 initié au porno. Pamela Anderson, en poster central de *Playboy*, une révélation.

1996 pris la main dans le sac par Lorenzo, le pion de l'internet. Le grief ? Accusé de revendre des *Penthouse*.

2007 embauché chez *Hot Vidéo*, début d'une carrière de journaliste X.

Carte de presse et caméra à la main, Gérome Darmendrail parcourt le monde, avec « une liberté de ton qu'on ne retrouve pas dans tous les journaux ». Engagé en tant que journaliste de presse écrite, Gérome Lorenzo s'occupe surtout des « Hot reports ». A la manière de *Striptease* ou du Frédéric Taddei de *Paris Dernière*, l'objectif est de « filmer les backstages du milieu pornographique. Des vidéos au format court, de trois à quatre minutes ». Cela ne l'empêche pas d'écrire des reportages de plusieurs semaines. Des papiers qui l'emmènent suivre des shooting hot dans les favelas de Paraisópolis au Brésil ou le premier salon de l'érotisme de Macao aux côtés de Katsuni. Là-bas, les rapports avec les actrices restent strictement amicaux et professionnels. Sans jamais dépasser les limites.

A travers ces reportages, il a développé son style : des papiers de dix mille signes écrits à la première personne. Toujours impliqué pour faire ressentir son vécu. Sa vision des choses. De quoi assouvir sa passion pour le *new journalism* et copier à l'envi ses idoles Hunter Thompson et autre Tom Wolfe. Mais dans tout ça, le risque n'était-il pas de devenir blasé par le sexe ? « J'avais peur d'être anesthésié. Mais je fais la distinction entre la sexualité et la pornographie ». Tout est question de contexte...

EN + : RETROUVEZ NOTRE VIDÉO DU SALON EROPOLIS DE BORDEAUX SUR IMPRIMATUR.FR

“Ni couples libertins bedonnants tout de cuir vêtus, ni hordes de mecs qui zonent l'écume aux lèvres, le public est majoritairement composé de jeunes couples, propres sur eux, qui rougissent quand ils s'approchent d'un vibromasseur.”

“Alors que notre taxi laisse derrière nous les arrogants buildings de l'avenue Paulista, le paysage urbain change, les trottoirs se dégradent, les façades d'immeubles s'effritent. C'est sûr, nous voilà à São Paulo.”



Escort boys : et plus **si affinités...**

Cent euros l'heure, massage, sexe ou confessions. Ces jeunes garçons s'improvisent accompagnateurs, psychologues ou amants d'un soir. Pour Isaac et Madjid, escort boys à Bordeaux, prostitution rime avec argent facile. Mais pour hommes uniquement.

Romain Barucq et Mickaël Frison

Trouver un escort boy sur Bordeaux ? Deux clics sur Google suffisent. A la requête « escort boy bordeaux », on découvre aussitôt les annonces de jeunes hommes proposant leurs services. Accompagnement en soirée, conseil en image, massages naturistes... Difficile de ne pas comprendre « prostitution ». Si certains escorts n'indiquent pas clairement la nature de leurs prestations, d'autres jouent franc jeu. C'est le cas d'Isaac, 30 ans. Dans sa fiche publiée sur un site classique de petites annonces, on peut lire le portrait d'un « jeune masseur pour hommes, chaud et motivé, à l'écoute lors d'une séance intime à votre entière disposition ».

Quant aux photos, elles offrent un corps bronzé et huilé, en maillot de bain, visage masqué. Autre escort, autres méthodes : Madjid, 31 ans, n'hésite pas à afficher son visage. Lui a rejoint un site réservé aux escorts. Sur sa page, les choses sont claires : en dessous de la qualification « très bon masseur », il précise être actif et passif. Aucun de nos deux jeunes hommes ne précise ses tarifs mais chacun indique un numéro de téléphone portable où il est immédiatement joignable. Un rendez-vous est rapidement fixé avec ces deux « masseurs » qui envisagent leur activité différemment. Prêts ou non à accepter le terme de « prostitution », évoquant librement de ce qui se cache sous le voile pudique de l'escorting. A l'heure du rendez-vous place de la Bourse, puisque Isaac a caché son visage sur ses photos, nous accostons par erreur plusieurs passants, des garçons à l'apparence soignée, répondant poliment à notre « bonjour ». Trouver un escort boy à Bordeaux est donc plus difficile qu'il n'y paraît.

ISAAC, 30 ANS

Isaac assume totalement le mot prostitution. Il assume aussi son passé : d'abord le trottoir, puis une vie en couple avec une femme avant de devenir père d'un petit garçon. Aujourd'hui, il enchaîne les rendez-vous tarifés, même s'il a repris ses études en ressources humaines. Au cas où...

Comment définiriez-vous votre activité ?

Je me présente comme escort. On peut cacher beaucoup de choses derrière ce mot. Il y a de la psychologie, de la prévention, des moments de détente et de relaxation. Mais c'est aussi du coaching et bien évidemment du sexe. C'est assez varié et enrichissant comme expérience mais il faut avoir une forte

personnalité. Un moral d'acier surtout. Ce n'est pas évident de se retrouver avec quelqu'un qui ne nous plaît pas physiquement ou qui a le même âge que nos parents. Autre qualité indispensable : avoir une hygiène irréprochable. Mon expérience me montre que ça ne paraît pas évident pour tout le monde. On ne peut pas arriver chez un client sans être douché et rasé de près. L'aspect physique et le sport ont aussi une certaine importance. Je passe trois à cinq heures chaque semaine dans une salle de sport. Je fais aussi du footing et de la natation. Les clients sont exigeants et ne veulent aucune poignée d'amour.



Sur sa page Internet, Isaac cache aussi son visage. Photo M. F.

Quand avez-vous commencé ?

Un peu par hasard. Au début, je cherchais une simple relation sur Internet. Un rendez-vous est rapidement pris. Arrivé sur place, je m'aperçois qu'il m'a menti sur son âge et sur son physique. Il m'a proposé de l'argent pour me "dédommager". Au début, je n'ai pas compris ce que cela voulait dire. Je pensais qu'il voulait simplement me payer un resto. Cela fait trois ans, aujourd'hui, que je fais cette activité.

Escort boy c'est un autre mot pour désigner la prostitution ?

Oui et je l'assume. C'est une prostitution de luxe car je peux choisir mes moments et mes clients. Il faut arrêter de dire qu'on est forcément malheureux quand on se prostitue. Cela peut être agréable aussi. Personnellement, j'aime le sexe et je suis à chaque fois excité de découvrir un nouveau partenaire. Ça me plaît beaucoup d'être un homme objet. Pas besoin de prendre un verre de whisky pour me donner du courage avant d'aller à un rendez-vous. Je ne suis pas non plus un junkie shooté au poppers.

Qui sont vos clients ?

La moyenne d'âge tourne autour de 40 ans. Des anonymes mais aussi des gens très connus : des chefs étoilés, des journalistes, des chefs d'entreprises, des hommes politiques, des sportifs... Tous ont de très gros moyens financiers et sont prêts à payer plusieurs centaines d'euros pour quelques heures. La moitié d'entre eux sont des hommes mariés ou en couple. Ils savent que je préserve leur anonymat. C'est un accord tacite entre nous. D'ailleurs, je les ignore lorsqu'il m'arrive de les croiser dans la rue.

Certains sont des clients réguliers mais il y a aussi des occasionnels, c'est-à-dire des hommes en déplacement professionnel qui s'autorisent des choses qu'ils ne peuvent pas faire chez eux. Il m'arrive de refuser certaines personnes. Le tout est d'y mettre les formes. C'est déjà pas facile de se prendre un râteau dans la vie alors se faire jeter quand on est prêt à payer un service, ça doit être dur à encaisser. Il m'arrive aussi de refuser certaines pratiques. Avoir un rapport sans capote est une demande qui revient souvent. Il y a donc aussi une part de prévention dans mon activité.

C'est-à-dire ?

Je me rends compte que même les gens qui ont un bon niveau socio-culturel sont souvent sous-informés. On parle souvent du Sida mais il n'y a pas que cette MST. Le dialogue prend une part importante dans mon activité. J'ai des clients qui ne payent que pour discuter sous le prétexte fallacieux d'un massage. Ils sont malheureux dans leur vie sentimentale ou ils se sentent seuls, alors ils me parlent de tout : leurs problèmes avec leurs gamins, le dernier qui arrête ses études, leurs problèmes de divorce, de santé. Le thème de l'acceptation de l'homosexualité revient souvent chez les hommes mariés : comment faire machine arrière ? Certains ont le sentiment d'être passés à côté de leur vie. On a tendance à l'oublier mais il y a un aspect psychologique important dans mon travail.

Comment se passent les rendez-vous ?

Une règle d'or : ne jamais recevoir chez soi. Je rejoins le client soit dans sa chambre d'hôtel, soit chez lui directement. Certains aiment cet anonymat mais d'autres m'amènent dans des endroits

où ils connaissent du monde. Ils me présentent alors comme un ami, un neveu ou un stagiaire. Il m'arrive aussi parfois de ne faire que de l'accompagnement : un dîner en tête-à-tête, une séance de cinéma, une pièce de théâtre. Je travaille tous les jours de la semaine et les rendez-vous sont souvent fixés en fin d'après-midi jusqu'à tard le soir. J'ai un client tous les jours en moyenne, donc ça fait une trentaine par mois.

Vous n'avez pas peur des mauvaises rencontres ?

Une seule fois, un pompier un peu baraqué m'a mis dehors sans me payer. Pour me rassurer un petit peu, j'envoie maintenant un sms à un ami pour lui dire où et chez qui je me rends. Je lui envoie un autre quand c'est fini. C'est un petit pacte entre nous. Il y a aussi des histoires plus étonnantes et quelque peu troublantes : j'ai été appelé par un tourneur d'un certain âge et quelque temps plus tard, je suis retourné dans la même maison... mais pour son fils !

Combien cette activité vous rapporte-t-elle ?

Je prends cent euros pour une heure. C'est un tarif psychologique. Si je commence à brader mon prix, je me brade moi-même. J'ai également créé un forfait pour le week-end. En moyenne, je gagne entre 2 000 et 2 500 euros net par mois. J'en déclare une partie via mon statut d'auto-entrepreneur de conseiller en image et à la personne. C'est mon avocat qui m'a conseillé : ça me permet d'être en règle vis-à-vis du fisc, de cotiser pour ma retraite et d'avoir accès à la sécurité sociale.

Votre famille est-elle au courant ?

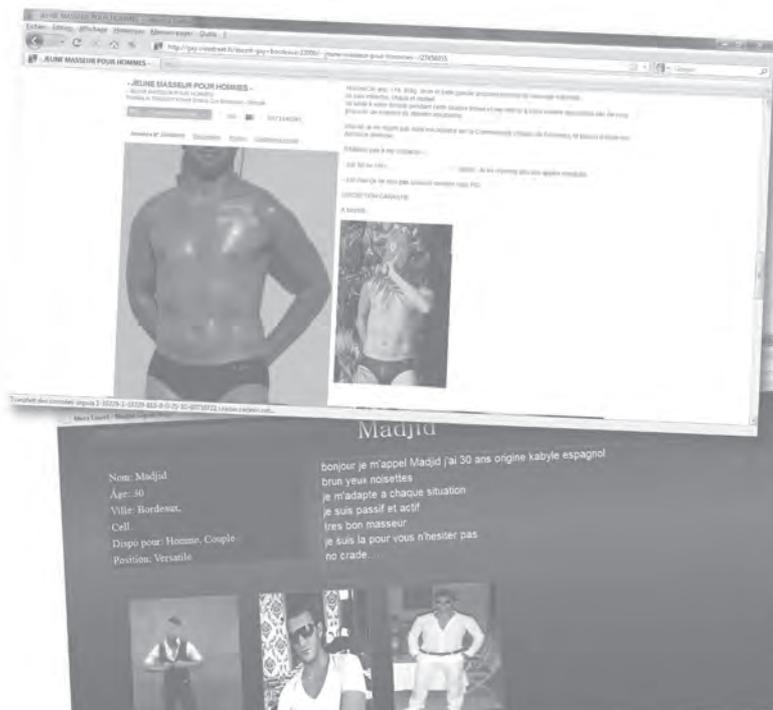
J'ai la chance d'avoir des parents avec une ouverture d'esprit assez grande. Nous avons pu en discuter. On parle aussi des risques

liés à cela. Avec mon frère, ça a été un peu plus compliqué au début. Ça va mieux maintenant. Il me demande si tout se passe bien et si je ne suis pas en galère financière.

L'amour a-t-il une place dans votre activité ?

Je suis célibataire mais si je tombe amoureux d'une personne et que c'est un sentiment réciproque, je pense que je lui parlerai de mon métier. Je vois ça comme un travail. Avoir une relation amoureuse en plus de cette activité ne me gênerait pas. ▶

“Dans la rue, quand je croise mes clients avec leur famille, je les ignore”



MADJID, 31 ANS

“Mes clients sont surtout des hommes mariés”

Madjid est à l'heure à notre rendez-vous. Il attend calmement sur un banc, écouteurs sur les oreilles. A la terrasse du café, il parle sans complexe, assez fort pour que nos voisins de table puissent profiter de la conversation. Avec une facilité déconcertante, il décrit son activité : il est escort boy depuis six mois. Mais il sait déjà que ça ne durera pas. En attendant, le jeune homme cultive avec soin son allure : cheveux coupés court, diamant à l'oreille et col en V ouvert sur un torse épilé. Madjid a toujours plu et aime être regardé dans la rue. C'est comme ça qu'il a atterri dans le monde de l'escorting. « Un homme m'a remarqué dans la rue. Il m'a accosté pour me proposer de passer une soirée avec moi. J'ai accepté et il m'a payé. » L'argent est son moteur. Une confession sans détour : « J'aime le sexe, j'aime l'argent ». Une attirance pour le luxe qui remonte à l'époque où Madjid était en couple. Son compagnon d'alors, un homme qui gagnait très bien sa vie, lui a offert une existence de rêve, faite de voyages, de maisons dans les îles, loin de son travail dans la restauration. Leur relation terminée, Madjid n'a pas voulu renoncer à ce mode de vie...

PAS UN PROSTITUÉ

Aujourd'hui, Madjid vit seul à Bordeaux. Il profite pleinement de ses journées pour courir les boutiques et parfaire sa

musculature. Ses soirées, il les réserve aux clients. « A 70 %, ce sont des hommes mariés. C'est ceux que je préfère, ils sont discrets et ne tombent pas amoureux ». Souvent, Madjid ne connaît ni les prénoms ni les numéros de téléphone de ces hommes complexes. Anonymat et appels masqués sont de rigueur. Ensemble, ils conviennent d'un lieu, d'une heure de rendez-vous et de la prestation : accompagnement, massage ou rapport sexuel dans la plupart des cas. Pourtant, même si on le paie pour une heure de plaisir, Madjid refuse net le mot prostitution, préférant celui d'escort ou d'accompagnateur. « Je peux choisir mes clients. Je n'aurai pas fait cette activité si ça avait été sur le trottoir. Quand j'arrive chez le client, j'ai mes écouteurs sur les oreilles et si il ne me plaît pas, je fais semblant de recevoir un appel urgent et je pars. » Le jeune homme connaît sa clientèle : ils ont entre 35 et 50 ans, les plus vieux sont systématiquement exclus, tous ont une bonne situation qui permet de répondre au tarif demandé, 120 euros l'heure.

2500 EUROS PAR MOIS

Contrairement à son concurrent Isaac, pas question de conseil juridique ou d'auto-entreprise. Le garçon ne déclare rien au fisc. Toutefois, il accepte des petits boulots à l'occasion, pour bénéficier du chômage. Chaque mois, cette activité rapporte à Madjid entre 2 000 et 2 500 euros. Cet argent, Madjid en fait aussi profiter sa famille, ses onze frères et sœurs, et ses parents qui ont pourtant mal vécu son homosexualité. Pour les jours à venir, le planning de l'escort est déjà complet. Un client ce samedi soir, un habitué qu'il retrouve tous les dimanches après-midi et quatre autres de passage dans la semaine. Quant à un avenir plus éloigné, Madjid a, là aussi, tout prévu. Un jour, il arrêtera. Quand son physique ne permettra plus les largesses de ses clients ou lorsqu'un jeune escort à peine majeur viendra casser les prix...



"J'aime le sexe, j'aime l'argent", un aveu sans pudeur pour Madjid. Photo : M. F.

ÉLECTIONS CÔTÉ COUR

Envoyés pour les cantonales par les médias locaux dans les préfectures, des journalistes transmettent les chiffres officiels : les soirées électorales reposent sur leurs épaules.

Julien Baldacchino

Dimanche 20 mars, il est 19 h 40. J'arrive à la préfecture des Landes, à Mont-de-Marsan. Les premiers résultats officiels du premier tour seront annoncés dans une vingtaine de minutes. Le téléphone de la chargée de communication de la préfecture retentit. Au bout du fil, le bureau local de France 3 qui m'a envoyé en "mission". On demande des premiers résultats définitifs. « *J'en ai*, affirme la chargée de communication. *Mais je ne peux rien vous donner avant 20 heures... Non, je n'ai pas le droit... Bon, ok, je vous les envoie. Mais ne balancez rien avant 20 h !* » dit-elle, d'un ton ferme.

Pourtant, le suspense n'est pas le terme qui sied le mieux à ces cantonales. Sur les quinze cantons renouvelables des Landes, quatorze sont acquis à la gauche. Reste le canton de Gabarrets, où le conseiller UMP Michel Herrero espère briguer un troisième mandat. Tous les yeux sont tournés vers ce canton. C'est la consigne qui nous a été donnée.

A 20 heures, c'est la cohue. Nous avons beau n'être que quatre dans la pièce, l'imprimante fonctionne sans relâche, et le fax prend le relais, pour envoyer les résultats vers les rédactions. A quelques mètres de là, un duplex est en cours pour France Bleu. En fond, la télévision annonce les premiers résultats. France 3 m'appelle, il y a un direct dans quelques minutes, ils ont besoin de chiffres. Bruts, et rapides.

Sans avoir le temps de les recopier sur les fiches qui m'ont été

données, je donne les premiers résultats définitifs. A Gabarrets, Michel Herrero est mis en ballottage. A Dax-nord, la candidate sortante obtient 49,59 %. Pas assez pour éviter le deuxième tour. Je me perds dans les fiches qui arrivent de plus en plus vite.

A Saint-Vincent de Tyrosse, le Front National cumule 15,25 % des suffrages exprimés : je me rue sur mon téléphone pour annoncer une triangulaire. Erreur, c'est le pourcentage des inscrits qui est pris en compte pour définir s'il y a triangulaire ou non. Le résultat a déjà été annoncé, il faut rectifier au plus vite, car les appels de téléspectateurs dubitatifs commencent à arriver. Je commence à me demander si je ne me suis pas trompé dans l'ensemble des résultats. La tension monte, et cela se sent dans la voix de mon interlocutrice, qui finit par lâcher un « *Pu-tain !* ». Tous les journalistes sont mis à contribution pour vérifier les chiffres qui ont été donnés au préalable. Heureusement, ils étaient corrects. L'agitation retombe à mesure que le rythme de l'imprimante s'apaise. Une demi-heure plus tard, tous les résultats sont annoncés, je peux plier mes affaires.

Pendant ce temps, des élus continuent de se présenter au salon de presse pour obtenir les résultats, avant d'être renvoyés vers un autre bureau. En fin de soirée, journalistes et administratifs sont éreintés par l'agitation des dernières heures. Nous nous rassurons tous, en nous disant que pour le scrutin du deuxième tour, la pression sera moins forte. Du moins on l'espère !

QUI EST JEAN BELCIER ?

La galerie Aérolithe de Bordeaux a lancé le 8 mars un projet photographique autour des quartiers Saint Jean et Belcier.

Nastassia Solovjovas.

« Qui est Jean Belcier ? », c'est le titre de l'exposition lancée par la galerie Aérolithe située dans le quartier de la gare. L'idée ? Photographier les visages qui composent les quartiers Saint Jean et Belcier, pour aboutir ensuite à une exposition qui aura lieu en juin ou septembre 2011. « Le but est d'inciter les gens à venir dans la galerie pour se faire photographier dans le studio », explique Cécile Labonne, une des trois responsables du lieu artistique.

Les personnes tentées par l'expérience seront prises sur fond blanc. Place à la sobriété. « Il est important qu'elles soient toutes prises dans ce cadre. Cela crée une unité et efface toute distinction sociale », explique la photographe. « Vous habitez, travaillez ou passez régulièrement dans les quartiers Saint-Jean et Belcier, venez vous faire photographier gratuitement », propose l'affiche. Un cliché sera offert à chaque personne ayant osé pousser la porte de la galerie. « C'est surtout l'occasion de sortir de la stigmatisation de ces deux quartiers, dont on ne connaît pas forcément les visages », conclut la jeune femme.



**ROGER, 33 ANS, INGÉNIEUR
ENSEIGNANT DANS UN LYCÉE
PROFESSIONNEL**

**"QUAND ON VEUT, ON PEUT !
QU'ON SOIT MANUEL OU
NON, TOUT S'APPREND"**

VIENS CHEZ MOI, J'HABITE SUR UN BATEAU

Aux bassins à flot, ils sont plusieurs à vivre sur leur embarcation. Qu'ils souhaitent partir en mer ou rester à terre, leur choix est hors du commun. Une philosophie de vie qui oblige ces aventuriers modernes à quelques concessions. De bonne grâce.

Marc Bouchage & Aurélie Dupuy



A gauche : Roger Ganovelli, à bord du "Spirit of twins".
Ci-dessus : son navire en carénage (à droite de la voiture), vu depuis le ponton d'en face. Pari gagné pour Roger : après une année de travail acharné, son bateau est presque terminé.



Originaux plutôt que marginaux. Les habitants du quai du Lagon bleu sont des rêveurs, certes, mais avec les pieds sur terre. Ils ont conscience que ce choix de vie n'est pas toujours simple, surtout l'hiver. L'espace est limité, l'intimité réduite. Mais en contre-partie, il y a cette fraternité qu'on peine à retrouver aujourd'hui en ville. Ici les gens se parlent, s'entraident même s'il y a "des cons comme partout" plaisante Roger. Dans quelques mois, il larguera les amarres peut-être en direction de la Nouvelle-Zélande, sans savoir s'il reviendra.

Tous peuvent compter sur l'association Lagon bleu. Elle gère cette partie du quai et leur apporte son soutien. "Ici, tu ressents le besoin de rendre ce qu'on t'a donné" tient à préciser Matthieu, un des voisins de bateau de Roger, arrivé il y a deux ans dans le port.



En haut à gauche : Bernard Marie, 49 ans, propriétaire du "Balancine". Cet ancien artisan reconverti dans l'enseignement professionnel à Pessac ponce les nouvelles marches de l'échelle de son catamaran à double coque. Il compte partir avec son épouse Danièle, en 2012, direction la Méditerranée.

En bas à gauche : Matthieu, 24 ans, ancien Compagnon du Tour de France, aujourd'hui menuisier sur un chantier naval et sa conjointe Charlène, 23 ans. Ils ont quitté leur vie en appartement et ont acheté ce bateau il y a deux ans. Un moyen pour eux de préserver leur liberté et de rester nomade tout en étant propriétaire.

Au centre : une vue du port.

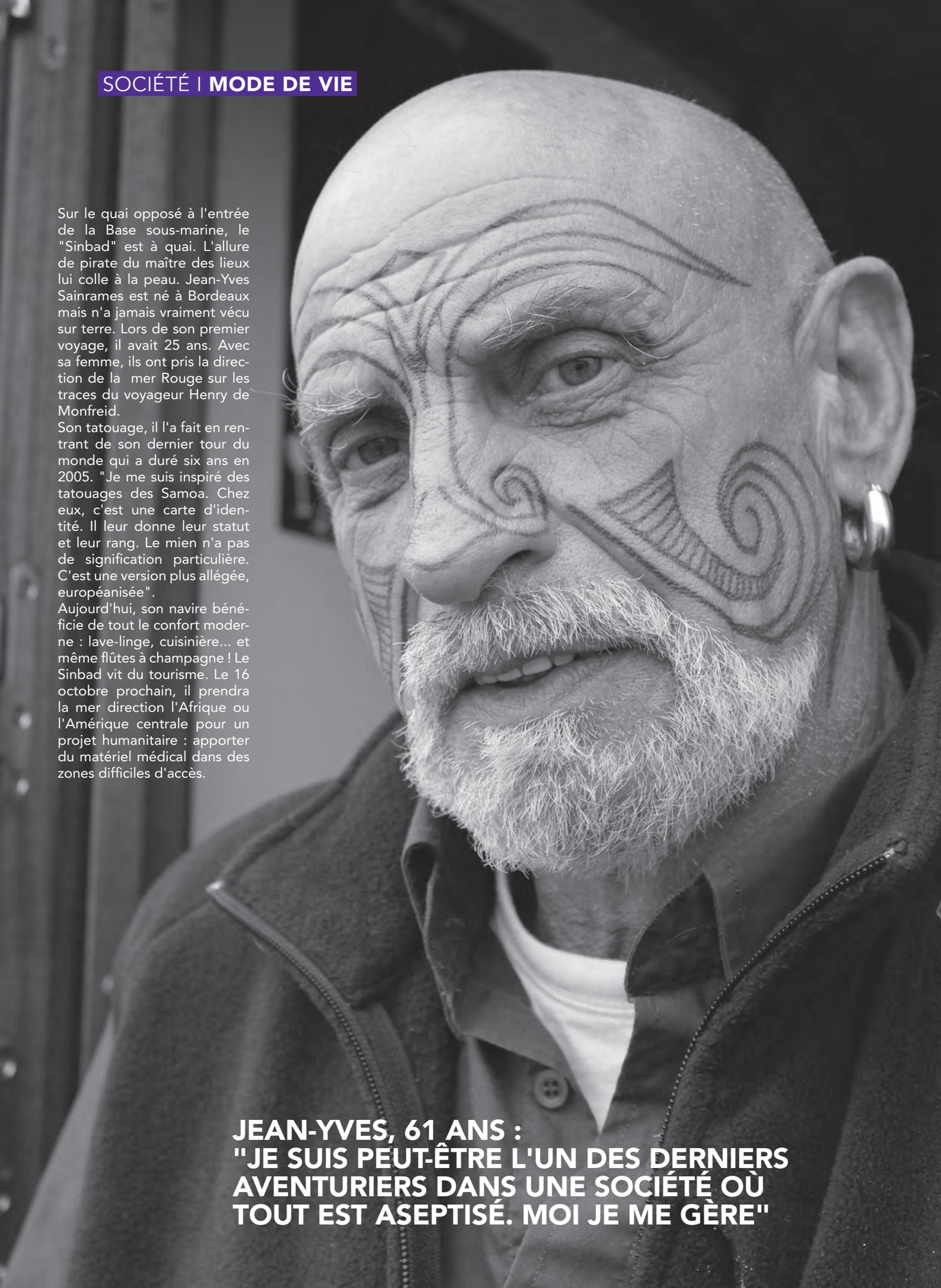
En haut à droite : les voisins viennent déjeuner chez Roger.

En bas à droite : la convivialité d'un café sur le quai. L'occasion de discuter et d'échanger.

Sur le quai opposé à l'entrée de la Base sous-marine, le "Sinbad" est à quai. L'allure de pirate du maître des lieux lui colle à la peau. Jean-Yves Sainrames est né à Bordeaux mais n'a jamais vraiment vécu sur terre. Lors de son premier voyage, il avait 25 ans. Avec sa femme, ils ont pris la direction de la mer Rouge sur les traces du voyageur Henry de Monfreid.

Son tatouage, il l'a fait en rentrant de son dernier tour du monde qui a duré six ans en 2005. "Je me suis inspiré des tatouages des Samoa. Chez eux, c'est une carte d'identité. Il leur donne leur statut et leur rang. Le mien n'a pas de signification particulière. C'est une version plus allégée, européenne".

Aujourd'hui, son navire bénéficie de tout le confort moderne : lave-linge, cuisinière... et même flûtes à champagne ! Le Sinbad vit du tourisme. Le 16 octobre prochain, il prendra la mer direction l'Afrique ou l'Amérique centrale pour un projet humanitaire : apporter du matériel médical dans des zones difficiles d'accès.



**JEAN-YVES, 61 ANS :
"JE SUIS PEUT-ÊTRE L'UN DES DERNIERS
AVENTURIERS DANS UNE SOCIÉTÉ OÙ
TOUT EST ASEPTISÉ. MOI JE ME GÈRE"**

LES HANDICAPÉS D'ABORD

Dans le monde de l'entreprise, Synergy est un ovni. Alors que certaines entreprises rechignent à respecter le quota imposant le recrutement de personnes handicapées, Synergy s'en est fait une spécialité il y a 20 ans.

Ange Claudia Lipemh

Noyée dans la zone industrielle de Pessac, Synergy passerait presque inaperçue. Seul indice de sa présence : un minuscule écriteau planté à l'entrée du bâtiment, et quelques employés en blouse blanche fumant une cigarette. Dans le hall d'entrée, une immense statue verte recouverte de cartes électroniques, pastiche du Penseur de Rodin, accueille les visiteurs. Plus loin, rassemblés devant la machine à café, des employés échangent quelques mots. D'apparence, Synergy ressemble à toutes les entreprises. Il faut attendre de pénétrer dans les ateliers pour y déceler sa particularité : les trois quarts des salariés souffrent d'un handicap lourd ou léger.

Marc, 50 ans, travaille ici depuis seize ans. Ancien maquettiste chez Dassault, il est contraint à un reclassement professionnel après un accident lors d'un match de hockey sur glace. « J'ai dû apprendre sur le tas, je me suis adapté ». Bémol : c'est une reconversion dans laquelle

Marc ne s'épanouit pas : « Je suis maquettiste de formation et je me retrouve à être monteur-câbleur. L'électronique ne m'intéresse pas. » Pourtant, Marc ne rejette pas en bloc l'entreprise. Il admet volontiers que Synergy lui a fourni une opportunité pour renouer avec le monde du travail. Mais il regrette que l'entreprise ne soit pas un tremplin vers une insertion dans une entreprise classique : « L'idéal serait que nous ne restions pas plus de cinq ans ici. On pourrait alors intégrer une boîte traditionnelle. Je ne vois pas pourquoi les handicapés ne devraient que travailler ensemble. Nous pouvons aussi être efficaces avec d'autres salariés. ».

Synergy est ce que l'on appelle une « entreprise adaptée ». Elle

recrute majoritairement des personnes handicapées. Aussi doit-elle adapter ses locaux, ses outils et son mode de fonctionnement selon le handicap de chacun de ses salariés. Eric Soumaille, directeur de Synergy, résume : « Si un de nos employés est dans un fauteuil roulant, nous devons lui assurer une mobilité dans

l'enceinte du bâtiment. Ce qui revient notamment à élargir l'accès d'un atelier à l'autre. ». Une adaptation sur mesure qui va jusqu'à modifier les postes de travail : « Il s'agit pour nous de garantir que les outils soient à la portée des salariés souffrant de problèmes de dos, en adaptant les sièges ».

Pull rose pastel, yeux clairs, Cathy, 50 ans, travaille en tant que « référente » de Synergy auprès d'IBM depuis cinq ans. Employée énergique et enthousiaste, elle a vite gravi les échelons. Cathy était caissière dans un supermarché avant de souffrir d'une hernie discale et d'une paralysie des bras : « Pendant dix ans, j'ai dû porter des charges lourdes. Lorsque je ne pou-

vais plus continuer, j'ai perdu mon travail. ». Battante, Cathy n'a jamais caché son handicap auprès des entreprises : « J'ai toujours mis en avant que j'étais travailleur handicapé. Je me débrouillais même pour insister sur l'intérêt qu'elles auraient à m'employer. Malgré tout ça, j'ai essuyé beaucoup de refus. Les gens associent presque toujours le terme handicap à un handicap lourd alors que le mien ne me gêne en rien dans mon activité professionnelle ». Pour elle, Synergy est l'entreprise idéale : « J'adore mon travail. Les gens s'entraident ici. Il n'y a pas la pression que l'on peut retrouver dans une structure normale. » En tout cas, Synergy a fait son trou à Pessac. Et travaille aujourd'hui avec une dizaine d'entreprises de la région.



Chez Synergy, chacun a sa place. Photo D. R.

FEMME ACTUELLE, T'AS LA DÉGAINÉ !

Depuis deux ans, les gaines réinvestissent les armoires. Sorties de la naphthaline, elles s'affichent sans complexe sur nos petits écrans dans « Belle toute nue », émission qui entend aider des femmes rondes à s'assumer... en leur conseillant de porter une gaine ! Eclairage sur un retour discret et prospère aux Galeries Lafayette parisiennes, à l'étage mode séduction. Ludivine Tomasi

« **M**oi, mon problème, c'est pas que les femmes ne veulent pas porter de gaines. Au contraire. Mon problème, c'est que j'en reçois plus pour l'instant. Ça fait un carton ! » Laurence, vendeuse chez *Aubade*, déplore déjà la rupture de stock de sa dernière culotte gaine *up-sculpt*. L'article ne s'éternise pas en rayon. « Les clientes s'arrachent ce modèle depuis son arrivée au mois de septembre », note cette brune au décolleté pigeonnant. Sans compter que la concurrence est rude : sur les 50 marques de lingerie occupant le troisième étage des Galeries, toutes proposent des sous-vêtements gainants.

Aubade a toujours vendu de la gaine ou du corset. Aujourd'hui, l'enseigne se démarque avec de nouveaux modèles « qui montent jusque sous les seins, permettant d'affiner à la fois le

ventre, les hanches et les fesses ». Tout un programme. Avec effet technique garanti. Mais qu'en est-il de « l'esthétisme roi » où l'affriolant et le dénudé l'emportent sur le suggéré ?

Visiblement, la tendance culottes hautes, façon pin-up des années 50, gagne du terrain. Mais les collections « gaino-galbosculptantes » ne font pas l'unanimité. Surtout chez les maris ou compagnons potentiels de chambrée, à l'instar d'Arnaud, perdu dans les dédales du temple des dessous. Apeuré, il se décide, dans un élan de courage, à donner son avis : « Je ne porte pas de gaine, donc ça ne m'inspire pas grand-chose. Je ne conseillerais pas à ma femme d'en mettre. Après, c'est une question de goût. On est dans un pays libre, les femmes mettent ce qu'elles veulent. Ce que les hommes pensent sur ce que portent les femmes, ça n'a pas d'importance. Mais ce que les



Nicole, qui « n'achète pas beaucoup de lingerie », se laisse convertir à ce modèle gainant. « Il monte très haut et permet d'estomper les protubérances abdominales » s'engage la vendeuse.

femmes pensent de ce qu'elles portent, oui ». Voilà qui est dit. Justement, en ce vendredi matin de mars, on aimerait savoir ce qu'elles en disent, les femmes, de ce retour à la lingerie phare d'après-guerre. Si les vendeuses vantent un port décomplexé de la gaine, les acheteuses ne sont pas toujours à l'aise dans leur body.

COUP MARKETING ET EFFET DE MODE

Chez *Wacoal*, comme le slogan l'indique, on sait *ce que veulent les femmes*. La marque japonaise a très vite exploité le filon. Plus de dix produits vendus en moyenne par jour, parfois plus en été : sa ligne *beauty secret* cartonne. Et pour cause. Sur le marché grimpaçant de la gaine, elle est la seule à être déclinée sur cinq modèles. Body, panty, string et culottes « affinent la taille, estompent le ventre en toute invisibilité, c'est magique ».

Mais pourquoi un tel besoin maintenant ? « Dans une société où l'apparence détermine les achats des femmes, la gaine aide à se sentir rassurée, dans sa robe du soir par exemple. Les femmes sortent beaucoup et la mode se porte très près du corps. On

« ON EST DANS UN PAYS LIBRE, LES FEMMES METTENT CE QU'ELLES VEULENT »

en vend aussi dans des petites tailles, à des femmes qui n'ont rien à cacher, car ça raffermi. On peut être mince, mais molle ! », argumente avec ferveur Gisèle, la vendeuse. De quoi nous rappeler que la réclame pour la première gaine, « c'est toujours la même robe mais plus la même femme », reste d'actualité.

Jouant des complexes féminins, cette promesse fonctionne. Sans réfléchir, Nicole débourse 77 € dans LA culotte miracle : 66 % polyamide-nylon, 33 % élasthanne et 1 % coton. Que du bonheur ! « Ça me permettra de mettre la robe que je veux pour un mariage. C'est un peu gênant quand même de parler de ça. En plus, je ne pense pas que mon copain va apprécier, il préfère ces petites choses là », confie-t-elle, pointant du doigt une série de strings.

Quelques boxers et autres petites culottes à froufrous plus loin, du côté de l'enseigne *Triumph*, la quête de la minceur n'explique pas la résurrection du gainant. Ou plutôt du sculptant et du galbant, pour utiliser les termes mis en avant par les marques de lingerie. Ce coup marketing serait à l'origine du succès en rayon. Exit le mot gainant qui fait peur et les armatures qui compriment les côtes. Avec ces dessous, la femme a désormais l'impression de maîtriser son corps. C'est psychologique et ça change tout. Même si vouloir dissimuler ses bourrelets et façonner sa silhouette n'a rien de nouveau. « Ce sont les mentalités qui ont évolué, explique Sabrina, la responsable des ventes, surtout sous l'impulsion des créateurs. Ce type de lingerie s'impose comme une tendance. C'est typique de l'effet de mode. Le string s'essouffle, alors on remet au goût du jour les anciens modèles ». Sous peine d'être parfois incohérent dans le renouvellement-ou non- de certains articles : « Les créateurs veulent changer les habitudes de consommation. Ils ont retiré de la vente le panty Sphynx. Il était perçu comme un modèle pour mamies mais il engendrait une forte demande ». Quelle ironie ! Au final, la gaine, qui permet de tricher, feint de raviver les dessous de nos grand-mères.

J'AI TESTÉ POUR VOUS LE PANTY WACOAL

« La gaine que nous vendons le plus, c'est celle-ci. Elle s'étend de la fin de la poitrine au début des genoux. Elle est très efficace et confortable. Nous n'avons que des retours positifs », tente de me convaincre la vendeuse. « Vraiment ? Eh bien, c'est ce que nous allons voir ». J'attrape l'immonde et je file en cabine d'essayage.

À première vue, l'enfilage s'annonce sportif. Impression confirmée au passage des cuisses : « Elle m'a donné la bonne taille ou quoi ? ». Théoriquement, oui. Mais c'est sans compter sur les matières-compresses : un savant mélange

polyester-nylon-élasthanne. Ah, il ya quand même 1 % de coton. C'est vrai qu'ils ont pensé au confort, la vendeuse n'a pas menti. En plus, après l'essayage, je dois avoir perdu environ 300 gr. Ce panty n'est donc pas QUE de la triche. Halletante, je me tourne vers le miroir et... 1, 2,

3, je lâche l'élastique ! L'effet est à couper le souffle ! Coté esthétique, on reste dans le sportif. Cycliste en caleçon ou plongeuse en mal de sponsors (je n'ai pu me payer la combi complète), c'est au choix. J'opte pour la plongée, plus pratique quand on est déjà en apnée. Pour faire bref, c'est immonde. De profil, je tente le palper... Et là, miracle, j'ai le corps d'une body-buldeuse gonflée aux hormones. Je commence presque à apprécier cette fausse silhouette athlétique. Il me faudrait juste un temps d'adaptation. Histoire de m'habituer. Alors je m'assoie et que vois-je ? Ma bouée joue la résistance mais elle fait franchement moins la maline. Quelle dégonflée ! Dernière position, accroupie cette fois. Ok, le panty s'adapte au mouvement. Mais qu'est-ce qu'il fait chaud là-dessous, ça me démange trop. Allez hop ! Je l'enlève. Enfin, je tente de le retirer sans m'arracher l'épiderme avec. Ouf ! Quel soulagement ! Pendant un instant, je ressens ce que doit éprouver – du moins j'imagine – un serpent en mutation. Sauf qu'en lingerie, faire peau neuve, c'est plutôt coûteux : 82 € pour être précise. Le panty retourne en rayon. Quant à moi, je continuerai à rentrer ma brioche et serrer les fesses encore un moment.



MÉRIADECK PRIS ENTRE DEUX FEUX



Plus d'une centaine de personnes profite de la patinoire lors des heures d'ouverture au grand public. Photo Laurent Pomel

Hockey, patinage, concerts, spectacles d'humour, Mériadeck est loin d'être simplement une patinoire. Pendant une quarantaine de jours par an, impossible d'y voir le moindre centimètre de glace. Tout ça demande une organisation sans faille, de façon à ce que les usagers subissent le moins de désagréments possibles.

Deuxième patinoire de France en surface, première salle de l'agglomération bordelaise en termes de capacité (7 200 places en configuration spectacles, 3 200 en mode patinoire), la salle est occupée en permanence. Avec des agendas de plus en plus serrés pour les artistes comme pour les sportifs, tout y est millimétré. Il ne faut que six heures pour passer d'une patinoire à une salle de concert (voir encadré). Mais ce modèle multifonctionnel est-il

réellement rentable ?

En trente ans d'existence, elle a toujours été et reste, pour le moment, la seule salle capable d'accueillir des artistes d'envergure nationale. Mais c'est aussi la seule patinoire permanente de Gironde. Elle abrite ainsi de nombreuses activités relevant de la glisse. Ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes de calendrier entre les différents utilisateurs. En premier lieu, les Boxers de Bordeaux, club professionnel de hockey sur glace, qui évolue en haut de classement du deuxième échelon national (voir interview).

D'autres sportifs utilisent aussi la patinoire comme, par exemple, le Bordeaux Sports de Glace (BSG), club de patinage synchronisé et de danse. Viennent ensuite les scolaires, des enfants de la maternelle aux étudiants des facultés de sports. Le complexe sportif est évidemment accessible au grand public tous les jours (sauf le lundi).

DU CHANTEUR AU CATCHEUR

Tous les jeudis soirs, des sessions de kart sont organisées pour des groupes, souvent des Comités d'Entreprise. Cette diversité a un but essentiel: la rentabilité. « Bien que la mairie de Bordeaux soit propriétaire des murs, nous gérons la patinoire depuis 1998. Des contrats en délégation de service public sont signés tous les cinq ans », précise Brigitte Janning, directrice de la patinoire Mériadeck et employée d'Axel Vega.

Cette société privée entretient des relations importantes avec le service des sports de la mairie mais assez peu avec celui de la culture. Pourtant, la salle tient un rôle prépondérant dans l'organisation de spectacles dans la cité girondine.

Quarante jours par an, la glace disparaît pour laisser place à une scène où chanteurs, humoristes et même catcheurs se succèdent. Chaque représentation n'empêche les patineurs de s'exprimer qu'une seule journée, sauf cas exceptionnels.

UN GOUFFRE FINANCIER

La patinoire a intérêt à accueillir régulièrement des spectacles, car ce sont les activités les plus rémunératrices. En effet, « la structure est déficitaire, comme tous les équipements sportifs en France », explique Brigitte Janning, la directrice du lieu. « Les dépenses s'élèvent à 3 millions d'euros et les recettes

à 1,5 million. La mairie doit donc renflouer les caisses à hauteur de 1,5 million d'euros environ par an. »

Axel Vega loue l'enceinte en échange d'un pourcentage des recettes de billetterie, avec l'assurance de recevoir au moins 8000 euros.

Ce qui couvre le coût de

la transformation de la salle, estimé entre 5 et 6 000 euros.

Par mesure d'économies, l'édifice est fermé l'été. A cela deux raisons : pour commencer, l'absence de demande de la part du public. Ensuite, le gouffre financier que constituerait le refroidissement d'une salle de cette envergure, mal isolée.

A l'automne 2013, l'Arena ouvrira ses portes à Floirac ; la nouvelle enceinte dédiée aux sports et aux spectacles pouvant recevoir jusqu'à 15 000 personnes. Se posera alors la question de l'occupation de Mériadeck qui ne peut se contenter du côté sportif pour fonctionner. Pour l'instant, rien n'a été déterminé quant au fonctionnement de cette nouvelle salle.

LE SITE SE DIVERSIFIE DANS UN SEUL BUT : LA RENTABILITÉ

TROIS QUESTIONS À PHILIPPE MANGÉ, RESPONSABLE DE L'ORGANISATION DES MATCHES DES BOXERS DE BORDEAUX.

Comment s'organise la gestion du calendrier de votre club avec la patinoire ?

La programmation des concerts et autres spectacles est organisée un an à l'avance. Axel Véga (NDLR : société gestionnaire de la patinoire) nous transmet le calendrier puis c'est à nous de nous organiser avec la fédération française pour l'élaboration de notre propre calendrier.

Rencontrez-vous des problèmes d'organisation ?

La fédération est plutôt conciliante et essaye de placer tant bien que mal nos matches à domicile lorsque la patinoire nous est disponible. Ce n'est pas toujours évident. Le principal problème que nous rencontrons concerne les entraînements. Le partenariat que le club a établi avec la patinoire ne nous donne aucune priorité par rapport aux autres activités de celle-ci. Du coup, nous n'avons qu'un certain nombre d'heures qui nous sont réservées et elles sont loin d'être suffisantes ! Un exemple : cette saison, nous allons jouer les play-offs et nous ne pourrons pas nous entraîner toute la semaine qui précède notre premier match. C'est une aberration pour un club professionnel comme le nôtre.

Pourquoi la priorité est-elle donnée aux spectacles ?

Tout simplement parce qu'ils sont beaucoup plus rémunérateurs. Lorsqu'on organise un match, les recettes tirées de la billetterie reviennent au club directement. Axel Véga n'en profite pas. Seules les recettes des buvettes à l'intérieur de la patinoire ne nous concernent pas.



CHANGEMENT TOP CHRONO

Ils sont entre vingt et trente, majoritairement étudiants. Ils ont six heures chaque soir de spectacle pour transformer la patinoire en salle de spectacle. Il s'agit de couvrir la glace d'un revêtement isotherme et solide, démonter les vitres autour de la glace et une partie des balustrades et monter la scène et les tribunes. Après le show, ils ont le même délai pour tout refaire à l'envers, avec en plus le nettoyage du lieu.

QUEL AVENIR POUR L'ÉQUIPE DE FRANCE ?

La victoire contre le Pays de Galles samedi dernier (28-9) en clôture de la compétition européenne ne suffit pas à estomper les doutes. Comme le succès face à l'Écosse le 5 février (34-21) en ouverture et en Irlande une semaine plus tard (22-25). Les hommes des Highlands ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes depuis plusieurs années. Les joueurs au Trèfle ne savent toujours pas gérer les grands événements, en l'occurrence leur premier match dans l'Aviva Stadium flambant neuf.

Qu'on ne se méprenne pas, le vrai visage du XV de France n'est vraisemblablement pas non plus celui aperçu en Italie. Souhaitons-le du moins ! La défaite historique à Rome le 12 mars (22-21), la première face aux Transalpins en match officiel a montré des Bleus apathiques, presque pathétiques. Un peuple gaulois désorganisé face aux armées enfin structurées venues de la Botte.

Le match le plus abouti de ce début 2011 reste sans conteste le duel face à l'Angleterre fin février. Le Crunch. Ce qu'on aurait voulu être le finale d'une compétition au charme désuet mais toujours envoutant. On y a cru. Thierry Dusautoir, capitaine courage, et ses partenaires n'ont pas démerité. Faute d'animation offensive et de communication défensive efficaces, le Coq s'est quand même fait plumer (17-9).

RESPONSABILITÉ COLLECTIVE

Après cinq matchs, les Bleus ne savent pas vraiment où ils en sont. Pas plus qu'au lendemain de la défaite record de novembre contre l'Australie (16-59). On repart de zéro alors que le Tournoi 2010 terminé par un grand chelem avait apporté ce qu'on croyait être des certitudes. Forcément, Marc Lièvremont et son staff ont été montrés du doigt. Comme toujours en pareil cas. Une comparaison abusive avec les footballeurs-mutins de Knysna et une ressemblance Domenech-Lièvremont ont été avancées.

Le sélectionneur et ses adjoints ont leur part de responsabilités

A six mois de la Coupe du Monde en Nouvelle-Zélande, le XV de France de Marc Lièvremont n'a jamais eu aussi peu de certitudes. Après un Tournoi des VI nations terminé à la deuxième place mais sans convaincre. Il y a du pain sur la planche.

Adrien Larelle

dans ces échecs, ne le nions pas. N'oublions pas non plus qu'ils ne sont pas les seuls. De la présidence de la Fédération française de rugby (FFR), qui les a nommés, aux joueurs, tout le monde est coupable, chacun à son échelle. Pierre Camou, président de la FFR, premier soutien de son sélectionneur, refuse toute remise en cause même minime. Les joueurs ne sont pas non plus exempts de tout reproche. Certes, les préparations sont courtes et les calendriers surchargés. Mais cela n'empêche pas l'agressivité (positive) et la concentration, deux notions complètement oubliées à Rome partiellement le reste du temps. Sébastien Chabal reste une tête de gondole plus en vue en 4 x 3 qu'en 2 x 40 minutes. Les tentatives de rajeunissement ont avorté. Yoann Huget confirme qu'il est encore un peu juste pour le niveau international ; le Clermontois Julien Pierre pas assez solide ; le Catalan Guilhem Guirado pas assez saignant. Certes, Lièvremont l'a dit, son réservoir de joueurs ressemble davantage à un jerrycan qu'à une citerne. Néanmoins, il se passe de joueurs qui ont largement fait leurs preuves, de Florian Fritz à Clément Poitrenaud en passant par Julien Malzieu ou Louis Picamoles. Avec en plus les blessures de David Skrela, Dimitri Swarzewski ou Fabien Barcella, pas facile d'être toujours compétitif.

TIRER DANS LE MÊME SENS

Les clubs ont aussi une part de culpabilité. Tous ne jouent pas le jeu de l'équipe de France, vitrine du rugby hexagonal. Dernier exemple en date : Clermont demande (et obtient) un changement de date pour la commission de discipline devant sanctionner Aurélien Rougerie, empêchant le joueur de participer à France-Pays de Galles. Toutefois, on ne peut pas reprocher aux clubs de se comporter comme des entreprises. Le passage au professionnalisme, il y a à peine quinze ans, a encore du mal à passer chez certains, nostalgiques d'un rugby « à l'ancienne ». Pourtant, il est inéluctable.

A six mois d'une échéance comme le Mondial, tout le monde devra pourtant aller dans le même sens. Et pour les détracteurs de Lièvremont, de ses choix ou de son système de jeu, il faudra faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Reste tout de même une lueur d'espoir. En 1999, les Français avaient terminé l'ultime Tournoi des V nations à la dernière place avec trois défaites. Le moral dans les chaussettes avant de co-organiser la Coupe du monde. Les bleus avaient quand même atteint la finale, éliminant au passage les All-Blacks néo-zélandais en demi-finale (43-31) au terme d'un match exceptionnel. Les Bleus 2011 pourront-ils imiter leurs aînés ? Qui vivra verra.

CINÉMA, MUSIQUE : NOTRE TOP 4

Julien Baldacchino, Mickaël Frison et Nastassia Solovjovas

Un film et de la musique qui déménage, voici la sélection effectuée par nos soins parmi les sorties de ces dernières semaines.

Ma part du gâteau

Un film de Cédric Klapisch, avec Karin Viard et Gilles Lellouche. 1 h 49. Sorti le 16 mars.



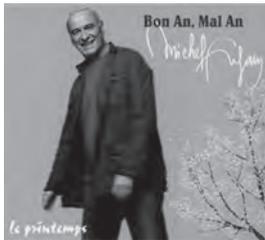
Après un licenciement difficile, France quitte Dunkerque pour Paris. Elle devient femme de ménage pour Steve, un trader assoiffé d'argent. Jusqu'à ce qu'elle comprenne : Steve est celui qui fait couler l'entreprise où elle travaillait.

Le scénario frôle la caricature : d'un côté des ouvriers malmenés qui se serrent les coudes, de l'autre les traders véreux, prêts à tout pour le profit. Si on a parfois l'impression de sortir de ces stéréotypes, le film y retourne

toujours de plus belle. Il en résulte un film lent à démarrer même si, en fin de compte, le jeu de Karin Viard et Gilles Lellouche sauve le film.

Bon an, mal an : le printemps

Album de Michel Fugain. Chez XIII Bis records.



L'interprète de *Fais comme l'oiseau* se lance dans un projet ambitieux : une série de quatre EPs intitulée *Bon an, mal an*, dont chaque volume sera consacré à une saison. Le premier opus s'appelle donc *Le Printemps*. Pour la première fois, Fugain est auteur et compositeur.

On retrouve des mélodies simples et efficaces auxquelles

Michel Fugain nous a habitués (*Ceux qui s'aiment*) à côté de ballades qui traînent un peu en longueur (*La Sirène*). Mais s'il doit y avoir un seul tube sur cet album, ce sera *D'amour*, un pamphlet ubuesque contre le gouvernement, mélodie sautillante et entraînante, peut-être un futur succès. A noter que l'édition CD jouit d'un packaging original, avec bonus vidéo et chronique de l'enregistrement de l'album intégrés.

101

Album de Keren Ann. Chez EMI Music.

Difficile de qualifier la musique de Keren Ann. Ni pop, ni folk.



Disons plutôt « rock planant », un peu aérien, un peu mystique. Pour *101*, la chanteuse, qui partage sa vie entre l'Europe, les Etats-Unis et Israël, a délaissé une nouvelle fois la langue française. Dommage : les textes de ses premiers albums, tous écrits dans la langue de Molière, sont de vrais bijoux. Mais réjouissons-nous : dans ce nouveau disque, Keren Ann réussit encore

à nous toucher, à parler d'amour, de colère, de voyage... Trois chansons à retenir : *Blood on my hands*, délicieusement tragique, bande-originale tardive d'une tuerie à la *Kill Bill*, le délicieux *My Name is Trouble*, premier single, terriblement efficace, et *101*, chanson qui clôt l'album, sorte de descente aux enfers chiffrée, où la chanteuse énumère son univers depuis le nombre 101 jusqu'à 1. Pour les fans, surveillez la toile : le plan média de Keren Ann comprend une quantité de sessions *live* destinées aux sites internet des journaux. Une façon pour la chanteuse d'éviter les déjà trop nombreuses questions au sujet de sa nouvelle coiffure à la Mireille Mathieu...

Bichon

Album de Julien Doré
sorti le 21 mars.

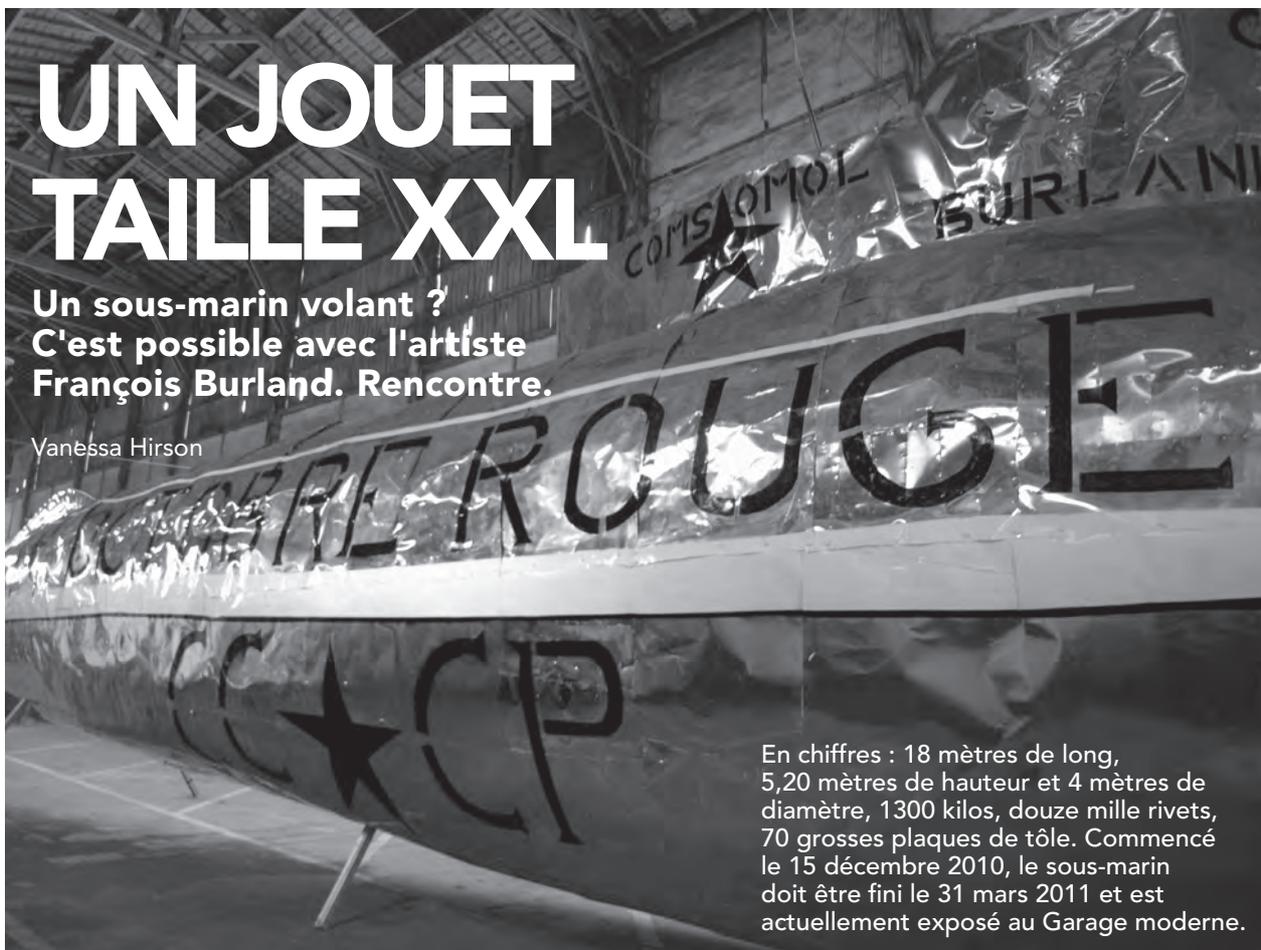


Après son premier album intitulé *Ersatz*, Julien Doré revient avec *Bichon*. Fidèle à lui-même, le chanteur sert sur un plateau de trouvailles musicales sa poésie barrée et ses tendres ovnis. « J'aime pas quand tu files, quand tu t'habilles en trois secondes. Retourne le vinyle, éteins ta dernière blonde », ce sont les paroles de *Kiss me forever*, un titre à croquer. Comme dans son précédent album, le saltabanque aime glisser ça et là des mots issus de la langue de Shakespeare, comme dans *L'été Summer*, comprenez *L'été se meurt*. Les 13 titres du disque nous font voyager entre pop, acoustique et synthé façon années 80. L'humour côtoie toujours le verbe triste et effronté de l'artiste. En témoigne *Golf Bonjovi* : « Tu t'en vas, comme on s'en va toujours sur les refrains, écrits par des sourds ou ces connards à quatre mains ». Du Julien Doré tout cru !

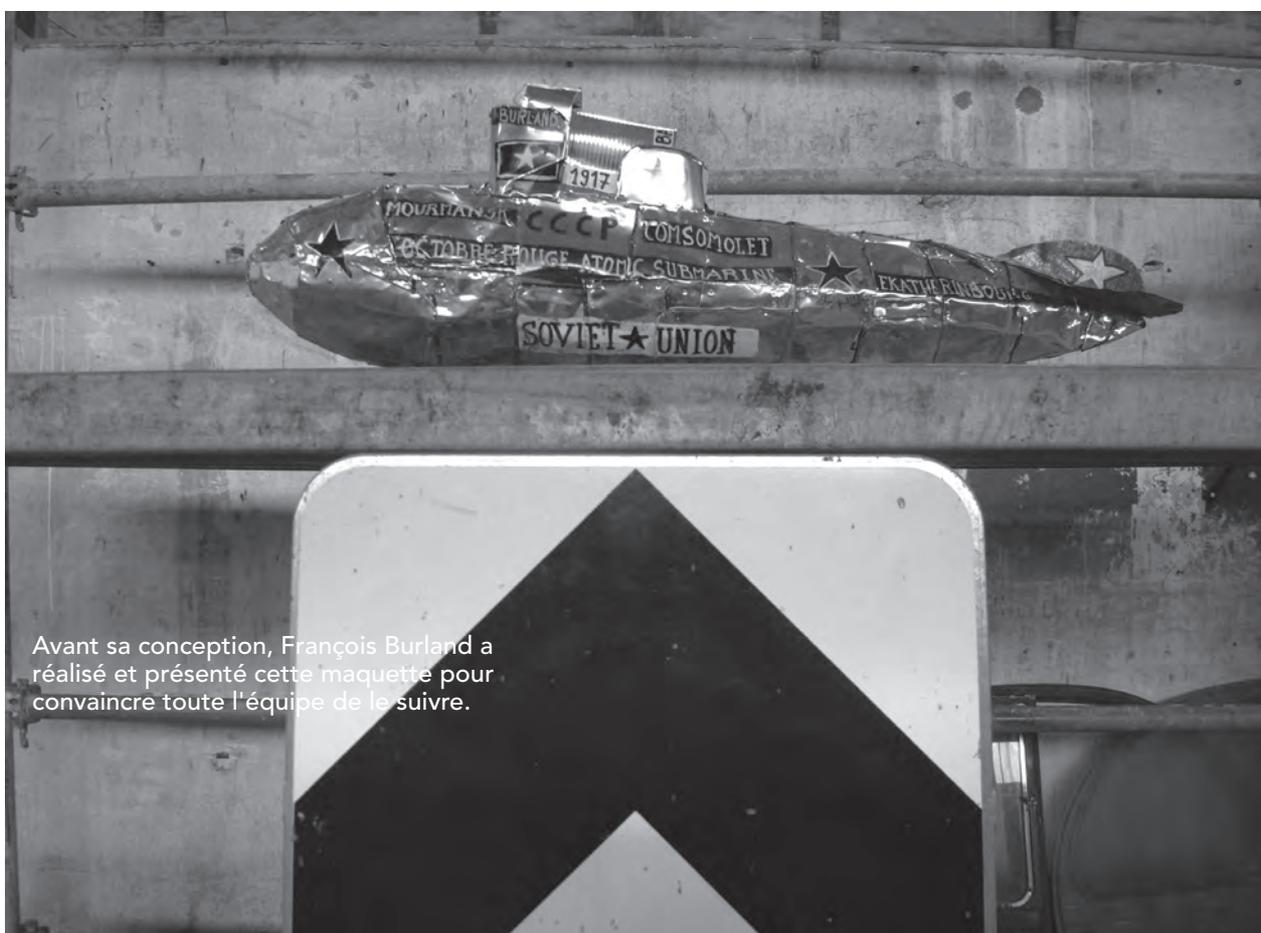
UN JOUET TAILLE XXL

Un sous-marin volant ?
C'est possible avec l'artiste
François Burland. Rencontre.

Vanessa Hirson



En chiffres : 18 mètres de long,
5,20 mètres de hauteur et 4 mètres de
diamètre, 1300 kilos, douze mille rivets,
70 grosses plaques de tôle. Commencé
le 15 décembre 2010, le sous-marin
doit être fini le 31 mars 2011 et est
actuellement exposé au Garage moderne.



Avant sa conception, François Burland a
réalisé et présenté cette maquette pour
convaincre toute l'équipe de le suivre.



TROIS QUESTIONS À FRANÇOIS BURLAND

Qu'est-ce que cet Atomik Submarine ?

C'est une grosse merde. Non, mais c'est vrai. Et je ne sais plus ce que c'est en fait. Vous savez les artistes sont comme des enfants, ce sont des psychopathes. Là, je regarde ce gros machin et je me demande ce que c'est. Je ne peux plus voir ce truc !

Comment est-il né ?

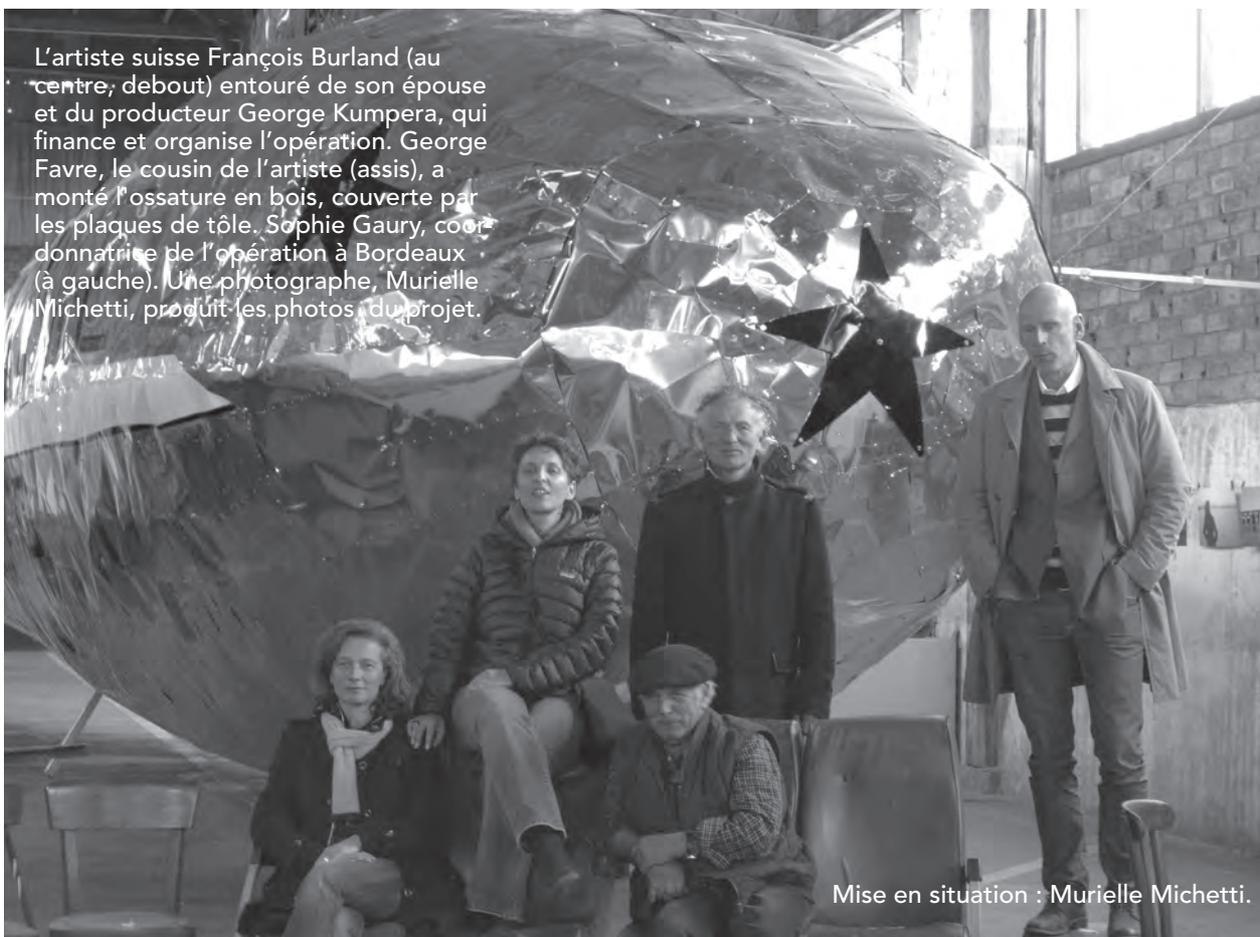
C'est un travail qui fait suite à plus de 30 ans de travail. J'ai commencé à construire des « jouets » : des bateaux, des fusées. Et puis je me suis dit que j'allais faire un gros truc qui écrase les gens. Un soir, j'ai fait la maquette d'un sous-marin. Je me suis dit que ce serait génial si j'arrivais à le mettre dans une petite pièce pour que les gens se demandent comment il a pu rentrer dedans.

Pourquoi un sous-marin russe ?

Les Suisses avaient peur de la Russie. Ils ont construit des trous partout, des abris anti-atomiques. J'ai grandi avec cette folie-là. Dans les montagnes russes, il y a d'autres villes. Des villes dans des villes. Les montagnes s'ouvrent en deux. C'est incroyable. On avait peur du rouge. Donc c'est pour cela que j'ai construit ce sous-marin volant russe.

www.atomiksubmarine.com

L'artiste suisse François Burland (au centre, debout) entouré de son épouse et du producteur George Kumpera, qui finance et organise l'opération. George Favre, le cousin de l'artiste (assis), a monté l'ossature en bois, couverte par les plaques de tôle. Sophie Gaury, coordonnatrice de l'opération à Bordeaux (à gauche). Une photographe, Murielle Michetti, produit les photos du projet.



Mise en situation : Murielle Michetti.

SUR LA BONNE VOIX

Peu nombreux sont ceux qui connaissent le nom de Simone Hérault. Pourtant, sa voix est l'une des plus écoutées de France. Depuis plus de 25 ans, cette cinquantenaire aux cheveux courts et au timbre apaisant est la voix officielle de la SNCF, celle qui annonce que le train à destination de Libourne entrera en gare, voie 5. Pour *Imprimatur*, elle a accepté de parler de sa carrière et de l'évolution de son métier.

Propos recueillis par Julien Baldacchino. Illustration : Gü

« **J**e ne suis pas cheminote. Je suis comédienne. J'ai commencé comme animatrice radio sur Fip. Quand les anciennes voix de la SNCF ont dû partir, il y a eu un casting parmi les voix de Fip. Nous avons été deux finalistes et pendant longtemps, nous nous sommes partagé les annonces. Nous enregistrions les messages dans leur globalité, avec des longues phrases et deux ou trois infos par train qui entre en gare : la pré-annonce, l'annonce d'arrivée et l'annonce de départ. Et comme il y avait un service d'été et un service d'hiver, cela faisait énormément d'heures d'enregistrement.

Le jour où l'ordinateur est devenu roi dans les gares, il n'a plus fallu qu'une seule voix pour que le vocabulaire spécifique à chaque lieu soit raccord avec le vocabulaire commun. Et j'ai eu la chance d'être choisie. Comme tout est informatisé, aujourd'hui, l'enregistrement est un peu différent : les mots et les phrases que j'enregistre sont par la suite concaténés. Autrement dit, ils sont mis les uns à côté des autres de manière à reconstituer une phrase avec une prosodie, une musicalité de la voix, qui soit cohérente. Et chaque gare compose ses messages. Cela dit, je reviens en studio une à deux fois par mois, parce qu'il y a parfois des gares qui sont créées. Il y a aussi des annonces concernant la sécurité, les travaux. Et je m'occupe également de tous les serveurs téléphoniques à la SNCF : parfois il y a des éléments nouveaux, ou il faut refaire les anciens quand certains sont obsolètes. C'est une mise à jour permanente.

Vous savez, il y a tellement plus de trains à l'heure ! Certes, il est tout à fait normal que les trains soient à l'heure, et ce n'est pas normal quand ils sont en retard. Mais quand ils sont en retard, ce n'est pas forcément la faute de la SNCF. Et en ce moment, il y a une sorte d'acharnement. Certaines phrases de journalistes sont parfaitement justifiées, mais d'autres non.

Je ne suis pas vraiment sous contrat avec la SNCF. J'ai une sorte de contrat d'honneur dans la mesure où je ne vais pas aller enregistrer des enregistrements pour des sociétés concurrentes de la société, c'est-à-dire dans l'automobile, les avions, etc. En revanche, je peux utiliser ma voix comme je le veux ailleurs. En contrepartie, la SNCF m'utilise moi, et uniquement moi, dans les gares.

J'ai fondé une compagnie de lecture, avec laquelle nous créons des spectacles. Et la SNCF, qui est elle-même engagée dans le livre et la lecture, me donne la possibilité de m'exprimer dans ce que je fais. Donc, il arrive très fréquemment que je lise des poèmes qui sont diffusés dans les gares, pour le printemps des poètes par exemple, qui a lieu tous les ans. Et puis, nous avons initié un webcast littéraire sur le site internet de la société où on peut écouter des extraits de livres qui sortent.

La voix de gare, ça ne se travaille pas. C'est ma voix tout à fait naturelle, même si j'avais déjà l'habitude de parler devant un micro. Pourtant, je ne crois pas que les gens puissent vraiment me reconnaître dans la vie quotidienne. Tout simplement parce que je n'utilise pas les mêmes mots. Il arrive, par contre, que l'on me reconnaisse après m'avoir vu dans une émission par exemple, et qu'on me dise "Ah oui, c'est vrai, vous êtes bien la voix du train" !

Cette voix, c'est mon instrument à moi, au service des voyageurs que j'accueille et à qui je dis bon voyage. C'est une sorte de lien. Mais cette voix, elle vit un peu sa vie toute seule, elle est partout en France, et il y a des gens qui l'aiment parce qu'ils la trouvent reposante et apaisante, un peu comme une maman qui les prendrait par la main ; si tant est qu'une voix puisse prendre quelqu'un par la main ! »



> SUR IMPRIMATUR.FR, ÉCOUTEZ DES EXTRAITS DE L'INTERVIEW DE SIMONE HÉRAULT